

REVUE DES LIVRES

CULTURE ET TRADITION CLASSIQUES

S. NICOSIA (éd.), *Ulisse nel tempo. La metafora infinita*, Venezia, Marsilio Editori, 2003, 15.5 x 21.5, 685 p., rel. EUR 47.00, ISBN 88-317-8187-1.

Les trente-trois contributions réunies et introduites par Salvatore Nicosia sont issues d'un colloque international (les textes sont publiés dans cinq langues) qui s'est tenu à l'université de Palerme, du 12 au 15 octobre 2000, et qui avait pour thème : *Odiseo 2000. Ulisse nella cultura contemporanea*. Le titre donné au volume correspond mieux au contenu, puisque les études vont de l'Antiquité au très contemporain, mais il souligne aussi, par-delà la richesse de la plupart des enquêtes, ce que le livre a de décousu. Son objet consiste à suivre les traces et la présence d'Ulysse « dans le temps », à travers le thème de l'identité. C'est le fil que S. Nicosia invite à suivre dans son introduction (« L'identità di Ulisse »). Achille est « le meilleur des Achéens », une fois pour toutes ; il incarne, tout d'un bloc, les valeurs du monde héroïque. Ulysse, lui, est changeant, ambivalent, insaisissable, toujours multiple : d'emblée désigné, dans l'*Odyssee*, comme πολύτροπος, puis devenant tour à tour πολύμητις, πολύμηχανος, πολύφρων... Il est l'homme des métamorphoses, du héros au mendiant, de l'errant au roi d'Ithaque, d'Ulysse à « Personne », et en ce sens il apparaît *come una immortale metafora della condizione mortale dell'uomo* (p. 20). L'idée, reconnaissons-le, a déjà été maintes fois exprimée et explorée, et sur le plan de la réflexion d'ensemble – ce qui ne remet pas en cause la valeur, souvent grande, de chacun des textes proposés – ce livre apporte peu. La question du temps n'y est pas thématisée, sauf à dire que chaque contribution enrichit un parcours culturel qui est une des pièces de l'identité européenne. Le problème de la « métaphore » ne l'est pas non plus, excepté dans l'analyse de Vittorio Citti, « Odisseo, metafora dell'Europa » et dans celle de Pietro Pucci. Enfin, les contributions ne sont pas regroupées en des ensembles articulés ; elles suivent un ordre globalement chronologique, où une part de choix est d'abord réservée à l'Antiquité, avec onze contributions, depuis l'*Odyssee* jusqu'à la littérature chrétienne tardive. La transition est faite par l'étude remarquable de Peter Grossardt sur le thème de la mort d'Ulysse, conduite depuis l'*Odyssee* jusqu'à Dante (et pourvue d'un riche dossier bibliographique). La Renaissance est étrangement absente, de même que le XVII^e siècle, hormis une étude de Paulo Emilio Carapezza sur *Il ritorno di Ulisse in patria* de Monteverdi. Le XVIII^e siècle est présent à travers un polygraphe et poète oublié, Giovanni Battista De Velo (1750-1820), auteur d'un poème didactique de 478 hendécasyllables : *Il congedo d'Ulisse*, que fait revivre Donatella Fedelle. C'est l'époque contemporaine qui a la part belle. On retrouve Adorno (Jean René Ladmiral), Gide et Heiner Müller (Giulio Guidirizzi), Giraudoux et Giono (Suzanne Saïd et Giovanni Saverio Santangelo), Kavafis (Revata Cavagnini) et Séféris (Vincenzo Rotolo), mais aussi des vues connues sur la littérature espagnole du XX^e s. avec Antonio Buero Vallejo (Juan Antonio López Férez), sur Eça de Queiroz (Franco Ferrari), sur la littérature sicilienne contemporaine (Antonini

Grillo). Pietro Pucci analyse la figure d'Ulysse *polutropos* comme métaphore de l'écriture du poème, producteur de « significations » multiples. Le « pouvoir rhétorique » et le « plaisir textuel » de l'*Odyssee* sont de nature « polutropique ». Cette *polutropia* est aussi celle que définit Vittorio Citti dans son essai : au fil de la narration, la personnalité d'Ulysse ne cesse de s'enrichir de multiples formes d'altérités et se définit toujours comme fondamentalement autre. L'identité d'Ulysse se construit bien « dans le temps », avec le temps, au fil de rencontres et de situations toujours acceptées en fin de compte. Le retour d'Ulysse à lui-même et vers Ithaque est la métaphore d'une construction identitaire au miroir de laquelle s'est construite, en s'en emparant, la civilisation européenne. — On signalera *in fine* que le volume n'a pas fait l'objet d'un véritable travail éditorial. L'absence de bibliographie générale est d'autant plus ressentie que les contributions tantôt sont pourvues de notes seules, tantôt de notes et d'une bibliographie, ou bien encore d'une bibliographie sans note. Un copieux et précieux index des noms permet de constater, sauf erreur, que le livre de François HARTOG, *Mémoire d'Ulysse. Récits sur la frontière en Grèce ancienne* (Paris, Gallimard, 1996), n'est nulle part mentionné. Le lecteur éprouvera au total à la fois plaisir et profit à parcourir un livre riche, dont la *polutropia* est certainement un clin d'œil lancé à la sagacité de ceux qui s'en empareront. — P. PAYEN.

J. ALBERT HARRILL, *Slaves in the New Testament. Literary, Social and Moral Dimensions*, Minneapolis, Fortress Press, 2005, 15.5 x 23, XIV + 322 p., br. US \$ 25, ISBN 0-8006-3781-X.

Que pensaient de l'esclavage les premiers chrétiens et les chrétiens américains avant la guerre de sécession ? Cet ouvrage sur un sujet déjà fort étudié a l'ambition de renouveler ce problème et de détruire quelques préjugés, en montrant que, souvent, le N.T., loin d'apporter une pensée nouvelle et inspirée, ne fait que répéter les vues et les problèmes de la société romaine. Harrill prétend que l'Antiquité chrétienne imaginait les esclaves à travers la littérature conventionnelle de l'époque, laquelle approuvait l'esclavage. En partant d'un point de vue strictement historique, l'A. nie que le simple appel au texte de la Bible serve à fonder une « morale chrétienne », car toute interprétation critique sérieuse doit situer solidement les écrits chrétiens dans le monde littéraire, social et culturel des débuts de l'Empire romain. Pareil travail aide à clarifier les textes et à sortir des vieux clichés sur l'esclavage dans la Bible, clichés qui seraient nés après l'abolition de l'esclavage en Occident à l'époque moderne. Harrill refuse la dichotomie entre cultures juive et romaine, car, bien que différentes, elles avaient des points de ressemblance, ce qui justifie l'intégration de matériaux grecs, romains et juifs dans l'exégèse de ce livre. — On se trouve donc en face d'un essai d'herméneutique biblique nouvelle. La thèse principale de l'A. est que les premiers écrits chrétiens reflètent et partagent l'imaginaire littéraire et l'idéologie de l'*auctoritas* romaine sur les personnes jugées inférieures et en particulier sur les esclaves. C'est une idéologie que confirment les écrivains de ce temps-là. La littérature considère l'esclavage comme allant de soi, et les premiers chrétiens participaient à cette mentalité dans laquelle ils baignaient. — Le volume étudie les textes du N.T. dans leur ordre chronologique ; d'abord Paul, avec *Rom. 7*, où est évoqué un « moi » fictif, personnifié comme « esclave du péché » ; puis l'accusation rhétorique qu'on adresse à l'Apôtre en *II Cor. 10, 10*. Ensuite viennent les *Actes des Apôtres*, 12, 13-16, où la petite esclave Rhoda, chargée de la porte, serait un personnage conventionnel tiré de la comédie (!). Chez Luc 16, 1-8 l'intendant infidèle représenterait aussi un type d'esclave caractéristique de la comédie. Sont examinées pour suivre les épîtres attribuées à Paul (*Ephésiens*, *Colossiens*), qui parlent des esclaves domestiques et énoncent les devoirs des maîtres et des esclaves. Harrill s'intéresse enfin à l'héritage du N.T. : apologies chrétiennes et récits de martyres parlant d'esclaves martyrs et d'esclaves qui trahissent la foi de leur maître. L'A. les considère davantage comme des traces de généralisations littéraires que comme des cas concrets... — Harrill en vient alors à l'usage du N.T. dans le débat religieux sur l'esclavage

avant la guerre civile américaine. Il y découvre le paradoxe de la culture religieuse américaine, divisée entre une lecture littérale de l'Écriture et des intuitions morales opposées à cette manière de lire la Bible, c'est-à-dire un impératif moral esclavagiste qui plaçait la conscience comme guide moral plus fiable que l'autorité biblique sur ce point. Cette contradiction a poussé les chrétiens à lire la Bible de façon plus critique, dans le sens de l'exégèse allemande de l'époque. — Or le thème de l'esclavage est complexe et exige différents types d'explication, selon les passages étudiés. C'est pourquoi l'A. n'utilise pas toujours le même type d'exégèse. La tâche est difficile, car on a souvent affaire à des types littéraires, des stéréotypes idéologiques, etc. Ainsi, les premiers chrétiens étaient à l'aise avec l'esclavage, qu'ils acceptaient, et nous n'avons pas le droit de corriger les textes qui ne concordent pas avec nos idées. Par ailleurs, l'imagination littéraire continue à sévir à notre époque. Harrill le montre pour le cas de l'esclave Onésime dans la *Lettre à Philémon*. On en a fait un esclave fugitif et on a trouvé pas moins de quatre types d'explication pour une lettre qui consiste seulement en un seul petit chapitre... — L'A. reconnaît qu'il parle davantage d'esclaves littéraires que d'esclaves réels et que, par ailleurs, les personnages littéraires reflètent les personnages réels... mais il est convaincu d'avoir raison et attend des preuves contre sa thèse. Évidemment, *Rom. 7* abonde dans son sens, mais tous les textes sont loin d'être aussi évidents. — Son livre veut interpeller l'illusion selon laquelle une lecture biblique au ras du texte suffit à régler un débat moral, spécialement sur les valeurs familiales, l'émancipation des femmes, l'homosexualité, la peine capitale, etc. Sur ces problèmes brûlants, le N.T. ne fait pourtant que répéter les vœux et les problèmes de la société romaine de son époque. Ce livre entend donc montrer la complexité du raisonnement moral et de l'interprétation biblique à y apporter. — Livre important, qui pose de bonnes questions, même si l'A. a tendance, comme tant d'autres, à exagérer sa découverte et à vouloir tout régler par elle.

B. CLAROT, s.j.

PHILOSOPHIE ET HISTOIRE DES RELIGIONS

J. LAURENT (éd.), *Les dieux de Platon*. Actes du colloque organisé à l'Université de Caen Basse-Normandie les 24, 25 et 26 janvier 2002, Caen, Presses Universitaires, 2003, 14 x 22, 298 p., br. EUR 25, ISBN 2-84133-199-7.

Dans son dernier dialogue, les *Lois*, publié après sa mort, Platon prend, sur la question des dieux et de la divinité, le contre-pied de l'anthropocentrisme des sophistes et de Protagoras en particulier, en affirmant : « Pour nous, la divinité doit être la mesure de toutes choses, au degré suprême, et beaucoup plus, je pense, que ne l'est, prétend-on, l'homme. » (*Lois*, IV, 716 c 4-6.) Il est dès lors fondé de se demander ce qu'est la divinité pour Platon. C'est à ce problème que s'attachent les contributeurs du colloque organisé à l'université de Caen en janvier 2002. Treize études explorent une question à laquelle, étrangement, Platon n'a pas consacré de dialogue particulier, alors que l'*Eutyphron* a pour thème principal l'impiété : Louise Bruit Zaidman étudie en parallèle la question de l'impiété dans ce dialogue et dans les *Lois*. Ces études ont pour premier postulat commun de ne pas confondre les dieux et le divin. Chez Platon, en effet, les dieux ne sont pas des figures désincarnées : d'une part, les Idées ne sont pas des dieux ; d'autre part, ces derniers « ne sont pas les intelligibles incorporels auxquels participe le sensible ». C'est pourquoi les dieux, partout présents dans le monde, ont un corps : « un dieu, c'est un vivant immortel (ἀθάνατόν τι ζῶον), qui a une âme, qui a un corps, tous deux naturellement unis pour toujours » (*Phèdre*, 246 c-d), mais, ainsi que le montre Luc Brisson, cela ne signifie pas que les dieux aient un aspect corporel ou un comportement qui les apparente à des hommes. Platon, sur ce point comme sur bien d'autres, s'accorde avec la mythologie traditionnelle, tout en se distinguant de son époque. Il en va de même pour

leur langue (Alexis Pinchard), leurs mouvements (Jérôme Laurent). La seconde erreur dont veulent se garder les auteurs de ce volume est de lire Platon à travers les néoplatoniciens de l'Antiquité, comme Plotin ou Proclus, ou de la Renaissance (Marsile Ficin). Dans la théologie platonicienne le divin n'est pas la réalité ultime ; ce sont les Idées qui sont contemplées par les dieux, et ceux-ci se nourrissent de cette contemplation. Le statut ontologique des Idées est supérieur à celui des dieux. C'est en cela aussi que Platon se distingue de la pensée d'Aristote, de celle des Épicuriens et des Stoïciens. — Ces lignes de force, qui définissent la singularité d'une pensée des dieux chez Platon, ont permis de regrouper les contributions en quatre sections. Dans la première, « Visages du divin », les dieux prennent corps, pourrait-on dire, et la question est posée de la vie des dieux, ou de leur « bonté », comme pour le démiurge du *Timée*. La deuxième section, « La tradition », examine de quelle manière sont présentes dans les dialogues platoniciens les divinités traditionnelles : à la fois objet d'une sévère critique contre leurs traits trop anthropomorphiques et estimées comme nécessaires à la cohésion de la cité (Aikaterina Lefka). Marie-Laurence Desclos étudie avec beaucoup de précision la configuration que forme le panthéon des dieux pré-olympiens (Chaos, Gaïa, Ouranos, Érôs...) et montre que Platon « fait justice aux dieux en vidant les récits des poètes du fatras anthropomorphe qu'ils projettent sur eux ». Dans la troisième section, « L'homme et le divin », les analyses de Louise Bruit Zaidman, de Louis-André Dorion (« Socrate, le *Daimonion* et la divination ») et d'Anissa Castel-Bochouchi (« La finalité religieuse de l'éducation dans les *Lois* de Platon ») soulignent que les hommes ont des devoirs envers les dieux et que le premier geste de piété est de tendre à leur ressembler. La dernière partie présente trois exemples de postérité de l'analyse platonicienne des dieux et du divin, avec le problème de « la langue des dieux, de Platon à Proclus » (Alexis Pinchard), l'image de « la connaissance de Dieu comme navigation en haute mer », de Grégoire de Nazianze à Platon (Jean-Marie Mathieu), enfin à propos du *Commentaire*, par Marsile Ficin, du traité de Plotin sur « Le démon qui nous a reçus en partage » (Matthieu Guyot). — Une bibliographie récapitule l'ensemble des références utilisées par les auteurs, mais il est dommage que ce recueil ne soit pourvu d'aucun index, ni des noms (anciens et modernes), ni des thèmes, ni, plus encore, des passages. — P. PAYEN.

Plotin. Traité 3 [III, 1]. Introduction, traduction, commentaires et notes par Marguerite CHAPPUIS (Les écrits de Plotin), Paris, Cerf, 2006, 12.5 x 19.5, 170 p., br. EUR 24, ISBN 2-204-07506-X.

En cinquante ans, la recherche sur Plotin a progressé et rendu nécessaire cette nouvelle traduction ; en outre, un commentaire détaillé rend plus compréhensible un texte que Plotin a voulu concis, trop concis. L'originalité de cette nouvelle traduction est de présenter les cinquante-quatre textes ou chapitres de son œuvre non plus dans l'ordre de l'édition des *Ennéades* par Porphyre, mais dans celui de la composition par Plotin lui-même. C'est dans sa biographie de Plotin (205-270) que Porphyre a eu l'honnêteté de nous faire connaître cet ordre, le maître ayant permis qu'il soit modifié après sa mort. — Ce traité, le troisième (et le premier de la troisième *Ennéade*), a été composé vers 254 et continue le deuxième traité portant sur la nature immortelle de l'âme. Ici, Plotin expose les diverses situations de l'âme avec ou sans son corps, mais ne parle pas encore de l'origine de l'âme ni de la Providence. La discussion sous-jacente, écrit Marguerite Chappuis, semble porter sur le destin qui dominerait le monde et les dieux eux-mêmes. Plotin étudie ce problème dans la ligne de Platon, qui fait de l'âme un « principe », c'est-à-dire un « être véritable ». Ici, il réfute les arguments des Stoïciens, alors très en vogue, à partir d'éléments qu'il a déjà mis en place et qui seront complétés plus tard (dans le trente-neuvième traité et les suivants, portant sur la Providence). Le titre traditionnel de ce traité, *Sur le destin*, a été placé par Porphyre, alors qu'il s'agit plutôt de la « causalité » des actes humains. — L'introduction du texte de Plotin précise bien que le sujet à traiter est la causalité qui concerne tous les êtres hormis « l'incausé », lequel est cause de lui-même et ne

dépend de rien. Plotin expose toute une série de causalités. L'âme aussi est causée et se situe dans le devenir. Plotin s'arrête à quatre sortes de causes profondes, qu'il expose brièvement avant de les réfuter dans le corps de son exposé. Quelles seraient les causes possibles de l'agir de l'âme ? Pas les atomes, qui sont désordonnés et ne peuvent donc engendrer de l'ordre, ni de l'art, ni de la divination, ni de la vie psychique. Ce n'est pas davantage la prétendue « âme unique » du monde, ce qui entraînerait la nécessité et le destin ; mais alors aucune réalité ne serait distincte d'une autre, l'individu ne serait pas responsable, le tout produirait du laid. Ce n'est pas non plus la thèse du mouvement des astres, qui sauverait la divination mais rendrait impossible la liberté humaine et attribuerait le mal aux êtres divins que sont les astres ; les astres signifient les événements mais ne les provoquent pas. Enfin, imaginer une chaîne causale déterminée par des successions de causes ne pourrait qu'éliminer la liberté humaine. — Devant ces solutions insuffisantes, quel genre de cause faut-il chercher ? Cette cause, répond Plotin, est l'âme et son destin avec et sans le corps : avec le corps, l'équilibre de l'âme est instable et elle est capable de bien et de mal ; par elle-même, au contraire, sans le corps, elle est capable de belles actions. C'est sous l'influence du corps qu'elle se porte au mal et, en ce sens, subit son « destin », parce qu'elle perd le plein pouvoir sur elle-même. — Ce texte ne compte que seize pages. La traduction est basée sur le texte de la deuxième édition de Henry et Schwyzer, à l'exception de neuf corrections mineures, où M. Chappuis préfère des leçons de la première ou de la quatrième édition. Sa traduction se veut avant tout fidèle ; elle s'efforce de coller au texte, rejetant en notes la discussion des difficultés qu'il pose. Le commentateur vient après la traduction et explique les obscurités du texte, les sources d'inspiration et les textes parallèles. L'A. divise les chapitres un peu différemment d'Henry et Schwyzer, pour mieux souligner les articulations de son plan. On ne peut qu'admirer l'effort de pensée fourni par Plotin. (Rappelons que cette collection ne publie pas le texte grec.) — B. CLAROT, s.j.

Nicole BELAYCHE et S. C. MIMOUNI (éd.), *Les communautés religieuses dans le monde gréco-romain. Essais de définition* (Bibliothèque de l'École des Hautes Études, Sciences Religieuses, 117), Turnhout, Brepols, 2003, 15.5 x 24, 352 p., br. EUR 45, ISBN 2-503-52204-1.

En guise d'introduction à cet important volume, les deux éditeurs proposent, d'abord, une réflexion sur les concepts et les méthodes placés au cœur de la réflexion collective (« En quête de marqueurs des communautés "religieuses" gréco-romaines », N. Belayche), puis un cas spécifique qui place immédiatement au centre du débat les questions terminologiques, « le mot et la chose » (« Comment désigne-t-on une communauté dans le monde juif au I^{er} siècle de notre ère ? », S. Mimouni). Que faut-il entendre par « communauté religieuse » ? Les communautés « religieuses » ont-elles une spécificité propre par rapport aux autres communautés ? La pluralité des termes, *collegium*, *thiasos*, *koinon*, *synodos*, *haburah*, *yahad*, et des aires prise en compte renvoie à un large éventail de situations historiques, sociales, ethniques, culturelles et religieuses, mais on tombera aisément d'accord avec l'affirmation de John Scheid : « toute association dans le monde antique est d'essence religieuse ». Néanmoins, on est droit, selon N. Belayche, de dégager certains groupes du lot, pour lesquels la connotation religieuse apparaît comme dominante. Quels en sont les marqueurs ? En premier lieu, des rituels d'insertion dans le groupe et d'initiation, dans la mesure où ils établissent une différence entre les membres de ces communautés (notamment les associations mystériques) et les autres. Second marqueur : le partage de conceptions communes, croyances ou doctrine qui rassemblent et unifient à l'intérieur, isolent, dans une certaine mesure, par rapport à l'extérieur (ici la dynamique est sensiblement différente en contexte polythéiste et monothéiste ; l'amalgame entre les communautés païennes et le monachisme chrétien est toujours au coin de la rue : cf. la mise en garde de J. Scheid) ; enfin, des marqueurs comportementaux qui objectivent l'adhésion au groupe, à travers un mode de vie, des règles, des interdits et un statut spécifique.

— Les quinze contributions qui apportent un éclairage sur cette problématique sont organisées en deux grandes sections, plus une conclusion. La première section, intitulée « En quête d'une définition », présente une série de dossiers : A. Longeay (« Pourquoi former des communautés religieuses ? Sénèque : quelques réponses du stoïcisme impérial ») ; W. van Andringa (« Cités et communautés d'expatriés installées dans l'empire romain : le cas des *cives Romani consistentes* ») ; J. Scheid (« Communauté et communauté. Réflexions sur quelques ambiguïtés d'après l'exemple des thiasos de l'Égypte romaine ») ; M.-Fr. Baslez (« Recherches sur le *yahad* des manuscrits de Qumrân dans l'environnement associatif sémitique et grec ») ; T. Rajak (« Synagogue et cité en Asie Mineure ») ; A. Le Boulluec (« Discours hérésiologiques et dénominations des "sectes" ») ; N. Belayche (« Communautés religieuses et vie dans les cités de la Galilée romaine des II^e-IV^e siècles »). — La seconde section se présente comme « Quelques tests sur les "marqueurs" d'une communauté religieuse », avec les contributions d'E. Main (« La question de la résurrection des morts comme point de focalisation des polémiques entre pharisiens et sadducéens ») ; S. C. Mimouni (« Le rituel d'adhésion [le baptême] dans les communautés chrétiennes du I^{er} siècle : recherche sur les origines ») ; L. Vana (« La *Birkat ha-minim* est-elle une prière contre les judéo-chrétiens ? ») ; R. Bloch (« Au-delà d'un discours apologétique : Flavius Josèphe et les magiciens ») ; E. Rebillard (« Groupes religieux et élection de sépulture dans l'Antiquité tardive ») ; J.-D. Dubois (« L'implantation des manichéens en Égypte ») ; C. Jullien et F. Jullien (« Communauté et dissidence. Un cas d'espèce chez les Syriens orientaux de Perse. Réflexions à travers les *Actes de Mâr Mârî* »). — J. A. North propose, au terme de ce beau parcours exploratoire, quelques « Réflexions autour des communautés religieuses du monde gréco-romain ». Il revient utilement sur la notion de « croyance » comme liant du groupe et sur le double registre de lecture, individuel et communautaire qu'elle implique. Il insiste aussi sur le fait que l'évolution du phénomène associatif, spécialement à époque tardive, ne peut se comprendre que dans le cadre général des tendances historiques qui traversent toute la société. Au final, un volume très riche, remarquablement orchestré et mis en perspective, peut-être légèrement déséquilibré sur le plan chronologique, puisque l'Antiquité tardive s'y taille la part du lion, ce qui infléchit probablement la perspective et les interprétations. Pour prolonger la réflexion, on pourra également lire J. S. KLOPPENBORG - S. G. WILSON (éd.), *Voluntary Associations in the Graeco-Roman World*, Londres - New York, 1996 et U. EGELHAAF GAISER - A. SCHÄFER (éd.), *Religiöse Vereine in der römischen Antike. Untersuchungen zu Organisation, Ritual und Raumordnung*, Tübingen, 2002. — Corinne BONNET.

Ph. BORGEAUD, *Mother of the Gods. From Cybele to the Virgin Mary.*

Translated by Lysa HOCHROTH, Baltimore - London, The Johns Hopkins University Press, 2004, 16 x 23.5, XIX, 185 p., rel. US \$ 45.95, ISBN 0-8018-7985-X.

Le texte original français de cette importante étude de Philippe Borgeaud (*La Mère des dieux : de Cybèle à la Vierge Marie*) a paru en 1996 au Seuil. La traduction anglaise est précédée d'une préface spécifique, de quatre pages, sur l'origine du mythe de la « Grande déesse », si décrié par les historiens des religions, mais encore occasionnellement remis en circulation par les archéologues ou historiens de l'art. J. J. Bachofen et E. Gerhard sont évidemment des points de repère historiographiques essentiels en cette matière ; par rapport à eux et par rapport à des travaux plus récents, comme la synthèse de M. G. Lancellotti sur Attis, Ph. Borgeaud précise bien qu'il travaille, sur la base de réalités observables (comme le rôle politique de la Mère des dieux sur l'agora athénienne), dans le champ de l'imaginaire, de la construction et des représentations culturelles et culturelles. Dans ce cas, il s'efforce de comprendre comment le parcours d'un élément « étranger », à savoir la protéiforme Cybèle phrygienne, a mis en branle des mécanismes d'intégration culturelle puissants et complexes, mais aussi différenciés selon les lieux et les époques. — La documentation

mise en œuvre, avec finesse et érudition, s'étend du II^e millénaire av. J.-C. au VI^e siècle après, de l'Anatolie à Rome. Elle amène, par le biais d'une approche et d'une analyse résolument historiques, à démontrer, à déconstruire les théories globalisantes qui sont à l'origine d'une catégorie inadéquate et à retrouver les contextes particuliers permettant, seuls, d'appréhender dans sa diversité spatio-temporelle les multiples facettes de la Mère des dieux, de sa « naissance » en Asie Mineure jusqu'à sa « récupération » dans le christianisme, en passant par trois grands moments : son rôle à Athènes, son entrée dans la République romaine, son fonctionnement à l'époque impériale. — On ne détaillera pas ici l'apport de ce volume, déjà présenté aux lecteurs francophones. On se réjouira du fait qu'il est désormais, grâce à cette excellente traduction, pleinement accessible aux lecteurs anglophones, trop souvent fermés aux publications en langue française. Comme tous les livres de Borgeaud, celui-ci allie une remarquable richesse d'informations basée sur une connaissance intime des sources à une analyse fine, décapante, désacralisante, voire parfois légèrement provocatrice. Ce livre est, de l'avis général des spécialistes, l'ouvrage de référence incontournable sur Cybèle et un apport vraiment important à l'histoire des religions anciennes.

Corinne BONNET.

LANGUES ET LITTÉRATURES ANTIQUES

Barbara GRAZIOSI, *Inventing Homer. The Early Reception of Epic* (Cambridge Classical Studies), Cambridge, University Press, 2002, 14 x 22, 285 p., rel. US \$ 60, ISBN 0-521-80966-5.

Il est dorénavant de bon ton de rejeter les témoignages anciens sur la vie d'Homère pour les reléguer au rang de fiction biographique sans valeur aucune. Cet ouvrage important de Barbara Graziosi (G. par la suite), qui est une version revue de sa thèse de Ph.D. soutenue à Cambridge, remet radicalement en question cette tendance, non pas tant dans le but de rétablir Homère comme un individu en chair et en os que pour redéfinir la notion d'auteur dans le contexte de la poésie orale. G. défend l'idée selon laquelle la compréhension des diverses façons dont la figure d'Homère était perçue dans l'Antiquité nous permet d'évaluer la réception de l'épopée homérique par le public ancien. La période sur laquelle se concentre G. s'étend du VI^e au IV^e s. av. J.-C. — Après une brève introduction, le premier chapitre met en place les éléments nécessaires pour la suite : il présente une discussion judicieuse sur la différence entre les termes *ᾠιδός*, *ῥαψωδός* et *ποιητής* et leurs fonctions respectives. G. démontre que l'*ᾠιδός* est à la fois l'auteur et l'interprète de ses chants, tandis que le *ῥαψωδός* est un interprète qui possède un certain répertoire et récite, dans le cadre de compétitions, des chants dont la composition est attribuée à des auteurs (*ποιηταί*) distincts de lui-même. — Dans le deuxième chapitre, G. défend l'idée que le fait qu'on ne trouve pas d'auto-identification de l'auteur dans l'*Illiade* et l'*Odyssee*, loin de révéler un état primitif d'absence de conscience de soi chez l'auteur, doit plutôt être compris comme une prétention à l'universalité. Selon G., la poésie homérique aspire à se détacher des contraintes individuelles et locales et cherche à rejoindre un auditoire panhellénique. L'argumentation est soignée, mais G. me semble excessivement optimiste quant à la possibilité que Ὀμηρος ait été un véritable nom grec. L'on eût cru que dès la parution de l'article fondamental de M. L. West à ce sujet (*CQ* 49 [1999], p. 364-82) cette idée avait été résolument abandonnée. Bien que G. connaisse la thèse de West, elle ne se confronte jamais véritablement à ses arguments. — Dans le troisième chapitre, on trouve une revue de la littérature moderne et ancienne sur la question de la datation d'Homère. G. démontre qu'à ce sujet les biographies anciennes d'Homère se contentent essentiellement de présenter sous forme doxographique des opinions opposées. G. considère également les trois principaux cadres de référence utilisés dans l'Antiquité pour déterminer les dates d'Homère. Le premier est le lieu : on détermine les dates d'Homère en fonction de la colonisation de la cité que l'on

choisit de considérer comme sa cité natale. Le deuxième concerne ses relations présumées avec d'autres individus, Hésiode particulièrement (beaucoup moins souvent Archiloque), avec qui on le met en contraste. Comme le remarque avec justesse G., ceci est une façon d'exprimer en termes individuels la relation (antithétique, complémentaire) entre les genres de l'épopée héroïque et didactique. Le troisième cadre de référence est constitué par les méthodes douteuses d'Homère en tant qu'« historien » de la guerre de Troie, qu'Hérodote et Thucydide opposent à la crédibilité de leur recherches historiques. G. démontre habilement que les deux historiens se dressent contre l'autorité d'Homère et critiquent implicitement le poète en tant qu'historien « manqué », et du coup mettent en valeur leur propre approche de l'historiographie. Ce chapitre comporte une source de désaccord potentiel dans la façon pour le moins expéditive avec laquelle G. se débarrasse des sources peu nombreuses qui établissent un contact entre Homère et Archiloque. Ceci ne doit pas rester inexplicé (p. 103) ni simplement évacué en tant que tentative (totalement hypothétique) de la part de Stésimbrote de Thasos pour exalter *Archilochus, his compatriot, by making him a contemporary of Homer* (p. 96). Il s'agit assurément, encore une fois, d'une expression individualisée de la différence entre des genres, soit la poésie de l'éloge (Homère) opposée à la poésie du blâme (Archiloque). — Dans le quatrième chapitre, G. se donne la tâche d'explorer la portée d'un trait de la personne d'Homère qu'on retrouve de façon remarquablement stable, soit sa cécité. Ayant montré combien était répandue l'image d'un Homère aveugle dans l'Antiquité (mises à part quelques exceptions dans le domaine artistique), G. fait un survol des approches modernes qu'elle rejette – dans le cadre d'une solide argumentation – comme étant trop générales ou trop prosaïques. Se fondant sur le parallélisme entre les deux aveugles Démococos et Homère, elle propose alors sa propre interprétation, fort stimulante : *blindness works as a screen which separates bard from audience, a symbol of distance and impartiality to the desires, needs and even identity of the audience* ; la cécité signifie qu'Homère reste *equidistant from all audiences, and far removed from them all* (p. 141). Qui plus est, la cécité joue le rôle d'un symbole paradoxal de la connaissance surnaturelle par le poète d'événements survenus dans un passé lointain, ou alors celui d'un mal compensatoire contrebalançant le don de connaître ce qui échappe à l'expérience humaine commune. La nature quasi divine d'Homère (« le divin Homère » est un cliché que l'on retrouve dès Démocrite, Pindare et Platon) offre un contraste frappant avec son statut humble, sinon misérable. Il semble donc exister un paradoxe intéressant dans cette antithèse, un paradoxe que G. évite toutefois de développer, principalement en raison de son hésitation (p. 152-155) à accepter l'idée qu'Homère ait pu bénéficier des honneurs réservés aux héros dans l'Antiquité. Pourtant, lorsque Alcidas (*in Ar. Rhet.*, 1398 b 12-13) affirme que « les gens de Chios honorent Homère », ceci doit faire référence au culte héroïque, d'autant plus qu'Alcidas mentionne dans le même élan le culte tombal d'Anaxagore à Lampsaque et le culte héroïque d'Archiloque à Paros (sur ce dernier, cf. particulièrement l'inscription parienne de Mnesiépès, que G. ne mentionne jamais ; voir G. NAGY, *The Best of the Achaeans*, Baltimore, 1999², p. 303-308). Pace G., le fait que les gens de Chios honorent Homère « bien qu'il ne fût pas leur concitoyen » n'implique pas qu'Homère ne pouvait pas avoir de tombe à Chios : Eurysthée, qui n'était pas athénien, eut une tombe à Athènes (E., *Hcl.*, 1026-1044). Après tout, le fait que les Argiens, qui sacrifiaient régulièrement à Homère, se sentaient contraints d'envoyer « un sacrifice » à Chios tous les quatre ans (*Certamen* 17, p. 348 West) laisse croire à un rapport particulier entre Homère et Chios – probablement le fait que l'on croyait qu'Homère avait été enterré sur l'île. Le motif d'un statut humble au cours de la vie suivi d'une héroïsation se retrouve également dans le cas fameux d'Ésope, que G. ne consent pourtant à comparer à Homère qu'à un degré limité (p. 160-161). — Dans le cinquième chapitre, G. s'intéresse aux diverses manières par lesquelles on définissait Homère et l'épopée homérique dans leur opposition aux autres poètes (surtout Hésiode) et aux autres épopées. Démontrant d'abord comment la poésie d'Hésiode cherche à établir son autorité poétique par sa rivalité avec Homère, G. développe ensuite la signification du dénouement du *Certamen* : le peuple vote en faveur

d'Homère, mais c'est Hésiode qui l'emporte, à la suite de l'intervention d'un roi. Comme le démontre G., cela révèle certaines préoccupations fondamentales des épopées homérique et hésiodique respectivement : la poésie héroïque veut provoquer la fascination chez son auditoire, et c'est là précisément la réaction que suscite Homère chez l'auditoire chalcidien (θαυμάσαντες, *Certamen* 13, p. 338 West) ; mais l'épopée didactique se préoccupe de la justice, d'où le verdict, prononcé par le roi Panades dont on suppose la droiture, selon lequel il serait « juste » d'accorder le prix à Hésiode (malgré sa critique de δωροφάγου βασιλῆς, ou peut-être à cause de celle-ci). La dernière section (p. 193-199) constitue le centre de gravité du chapitre. G. s'y attaque au problème crucial : *what kind of considerations determined both the gradual restriction of Homer's oeuvre and the creation of stories in which Homer gives poems away* (par exemple à Stasinus ou à Créophyle). G. offre comme à son habitude une réponse ingénieuse, bien qu'elle ne soit pas totalement satisfaisante. Dès Hérodote, les auteurs grecs considèrent l'*Illiade* et l'*Odyssée* comme les poèmes homériques par excellence, et ils déclarent « non homériques » et rejettent les poèmes cycliques qui contiennent des incohérences ou des invraisemblances par rapport à eux. Leur intérêt panhellénique constitue un autre facteur qui a contribué à propulser l'*Illiade* et l'*Odyssée* à leur place privilégiée dans le paysage de la poésie grecque, surtout à une époque où la dichotomie « Grec / barbare » en est venue à prendre une importance centrale au sein de la pensée politique grecque. Toute cette analyse fait certes preuve d'une pénétration et d'un discernement extrêmes de la part de G., mais ne répond pas à la question fondamentale : pourquoi avoir privilégié l'*Illiade* et l'*Odyssée* au détriment d'autres poèmes dont le thème semble être tout aussi bien susceptible d'une interprétation panhellénique ? Pourquoi athétiser les *Cypria* pour n'être pas cohérent avec l'*Illiade*, ou alors donner priorité à l'*Odyssée* face aux *Nostoi*, plutôt que l'inverse ? Qu'est-ce qui rend ces deux poèmes, plutôt que n'importe quelle autre épopée cyclique, si particuliers ? — Le sixième et dernier chapitre explore certaines explications anciennes concernant la transmission des poèmes homériques, principalement par des groupes de rhapsodes comme les Homérides qui se prétendaient à la fois des héritiers et des interprètes légitimes d'Homère (mais aussi, à une époque ultérieure, par des législateurs célèbres tels que Lycurgue, Solon ou Pisistrate, dont on dit qu'ils ont obtenu les poèmes homériques des guildes de rhapsodes et les ont introduits dans leur cité). C'est dans ce chapitre, me semble-t-il, que l'argumentation de G., habituellement décisive, fait quelque peu fausse route. G. peine à démontrer le fait que l'on croyait que la personne, quelle qu'elle fût, qui avait « introduit » les épopées homériques à Athènes les avait reçues des mains de la guilde des Homérides à Chios. Il n'y a tout simplement pas assez de preuves à l'appui, même si G. met tout en œuvre pour exploiter jusqu'au moindre indice capable d'étayer sa position. Ainsi, elle souligne que la seule mention des Homérides par Pindare se trouve dans le contexte d'une ode à un vainqueur athénien (*N.*, 2.1-5) ; que Pisistrate a purifié Délos, le site d'une récitation épique par un « chanteur de Chios » célébré à la fin de la partie délienne de l'*Hymne homérique à Apollon* (Thuc., 3.104.1-6 ; *h.Ap.*, 169-173) ; que Simonide, qui avait pour patron Hipparque, le fils de Pisistrate, se réfère à Homère par l'expression « l'homme de Chios » (fr. 19.1-2 W.) ; et que Choricios mentionne de façon anonyme un discours athénien (indatable) faisant référence aux célébrations des Délia par les Athéniens ; finalement, G. attribue de manière parfaitement hypothétique la deuxième purification de Délos par les Athéniens en 426 à Nicias, un admirateur fervent d'Homère à en croire Xén., *Smp.*, 3.5. Dans la même ligne de pensée, G. tente de congédier les Créophylei (héritiers de Créophyle à qui Homère aurait censément donné la *Prise d'Oechalie* comme ξεινήϊον) en tant qu'il s'agirait d'une *Athenian invention aimed at discrediting the Spartan claim that Lycurgus brought the Homeric poems to Greece* (p. 206), et ce parce que Créophyle avait censément une mauvaise réputation généralisée à Athènes ; le seul passage à son appui est Pl., *R.*, 600 b-c, où il est dit que Créophyle aurait maltraité Homère. Mais est-ce là suffisant pour soutenir une affirmation de cette importance ? G. est au courant du fait que Callim., *ep.* 6 Pf. présente Créophyle sous un jour plutôt bienveillant ; et nous ne savons tout simplement pas si d'autres opinions, aussi favorables à son égard, étaient

fréquentes à Athènes également. — G. offre des traductions personnelles des passages en grec qu'elle cite ; de façon générale, elles sont précises et lisibles. Je ne partage toutefois pas ses choix de traduction dans un certain nombre d'occasions. Par exemple, ψυχρολογία (p. 127) ne doit pas être rendu par *nonsense* mais plutôt par « manque de sensibilité poétique ou interprétative » ; ἀνέστη (p. 148) veut certainement dire « se réveilla » et non « se mit debout » ; comme le sait G. (p. 149, n. 64), Stésichoros s'aperçut qu'Hélène l'avait rendu aveugle lorsqu'il s'éveilla de son sommeil ; et τὴν Δῆλον ἀκούσαντες (p. 224) ne signifie pas *listening to the Delian piece* mais bien « ayant entendu le nom de Délos ». À la p. 204, la traduction par G. d'un extrait d'un article de D. Fehling (*RhM* 122 [1979], p. 198) omet un adverbe crucial (*vielleicht*), ce qui donne une image quelque peu inexacte de ses positions sur l'historicité des Homérides. — Le niveau de production et d'édition est en général très élevé, bien que j'aie relevé quelques erreurs : τραγοδοποιός (p. 45) pour τραγωδοπ- ; ἐπισκεπτόμενος (p. 99) pour ἐπι- ; ἐμοί (p. 114) pour ἐμοί ; ἐργαζην (p. 127) pour ἐγραζην ; ἐὺστέλλοις (p. 147) pour εὖσσο- ; « *Odes and Epodes* » (p. 149) pour « *Odes and Epodes* » ; Σαπφώ (p. 152) pour Σαπφώ ; ὕμνω (p. 170) pour ὕμνω ; ainsi qu'un renversant *termini* (plur.) *ante quem* à la p. 81. — En tout et pour tout, il s'agit d'un ouvrage intelligent, extrêmement bien documenté, stimulant et en fin de compte provocateur, qui constitue une contribution originale à l'étude de la réception d'Homère. — V. J. LIAPIS.

A. T. EDWARDS, *Hesiod's Ascra*, Berkeley - Los Angeles - London, University of California Press, 2004, 16 x 23.5, XII + 208 p., rel. US \$ 45, ISBN 0-520-23658-0.

Dans l'introduction, qui représente la première partie de l'ouvrage, l'A. expose l'objectif de son travail. La deuxième partie est consacrée au conflit entre Persès et Hésiode, aux relations commerciales entre Ascra et le monde extérieur, aux arrangements faits entre les habitants des villages pour le partage des biens communs et, enfin, aux relations générales entre Ascra et Thespies. La troisième partie traite de la structure sociale de la communauté d'Ascra. Précisément, l'A. met en lumière, d'une part, l'organisation et les priorités des familles et, d'autre part, la procédure d'intégration de celles-ci dans un système de structure sociale plus complexe. La quatrième partie fait état du système agricole des *Travaux et des Jours* et du calendrier agricole, dont la présentation se fait en fonction de la variété des activités de l'année agricole. La cinquième partie aborde le caractère hétérogène de la communauté d'Ascra et la structure sociale de la population de classe inférieure, ce qui fait ressortir l'absence de l'organisation hiérarchique à l'image de la πόλις. Cette absence s'explique par le fait que la structure de communauté d'Ascra était basée sur les principes du fonctionnement socio-politique d'un village autonome, κώμη, terme qui apparaît pour la première chez Hésiode. La dernière partie étudie le contraste entre village et πόλις, ainsi que la façon dont Persès fut contraint à rester dans les frontières du village. L'ouvrage se termine sur une riche bibliographie et un *index*. — Grâce à ce volume, nous possédons une description précise de la vie sociale et de l'organisation financière à Ascra, ainsi que des informations sur le conflit entre Hésiode et Persès, qui est considéré comme une dispute sur l'inviolabilité des frontières extérieures de la communauté. — Hélène PERDICOYIANNI-PALÉOLOGOU.

Stephen Thomas NEWMYER, *Animals, Rights and Reason in Plutarch and Modern Ethics*, New York - London, Routledge, 2005, 15.5 x 23.5, IX + 139 p., br. £ 14.99, ISBN 0-415-24047-6.

Comblant une lacune négligée jusqu'ici par les plutarquistes, l'auteur de ce petit volume met excellemment en évidence une des manifestations de l'originalité de Plutarque : sa position, unique en son genre dans l'Antiquité, sur les animaux et les

devoirs qui incombent aux hommes à leur égard. En cinq chapitres (*The nature of the beast : the search for animal rationality ; Just beasts : animal morality and human justice ; Feeling beastly : pain, pleasure and the animal estate ; Beauty in the beast : cooperation, altruism and philanthropy among animals ; Animal appetites : vegetarianism and human morality*), suivis de notes abondantes, d'une bibliographie quasi exhaustive sur la question, d'un index des sources et d'un index général, il rapproche chaque fois les écrits où ce philosophe parle des bêtes (principalement *De sollertia animalium, Bruta animalia ratione uti, De amore proliis, De esu carniarum, Quaestionum convivalium libri, Septem sapientium convivium, De tuenda sanitate*) des études contemporaines pour souligner leur étonnante modernité, et il fait véritablement le tour de la pensée plutarquienne sur le sujet, en la comparant continuellement aux doctrines des diverses Écoles philosophiques de son temps, notamment aristotéliennes et stoïciennes. C'est ainsi que, partant de son fondement pour aller jusqu'au bout de ses conséquences logiques, il montre que Plutarque, persuadé par l'observation de l'intelligence de la gent animale, a la conviction que celle-ci, loin d'être régie exclusivement par l'instinct, comporte un degré incontestable de rationalité, qui la rapproche de l'espèce humaine et oblige cette dernière à la traiter de façon morale, tout comme y invitent aussi les sentiments de peine et de joie qu'elle éprouve, sans compter la philanthropie dont elle est parfois capable. La justice exige donc, si nous voulons vivre dans un monde plus harmonieux, que nous nous montrions plus justes envers les animaux. Pour toutes ces raisons, auxquelles s'ajoutent des considérations d'ordre médical, il convient de s'abstenir de manger de la viande. Dans cette exhortation au végétarisme, présenté comme un devoir pour le philosophe, le pythagorisme et la croyance en la métempsycose occupent peu de place. Il ressort au total que le principe philosophique de la défense passionnée de la cause animale par Plutarque relève essentiellement de l'éthique. – J. BOULOGNE.

Th. HABINEK, *The World of Roman Song. From Ritualized Speech to Social Order*, Baltimore - London, The Johns Hopkins University Press, 2005, 16 x 23.5, X + 329 p., rel. US \$ 52, ISBN 0-8018-8105-6.

Ce livre ambitieux et fort riche veut mettre en évidence la place centrale que, selon son auteur, et sous des avatars aussi divers que les formules de prière, les incantations magiques, la poésie ou l'éloge funèbre, le *carmen* (chant, ou « parole ritualisée », « intensifiée ») occupe dans la culture romaine en tant qu'instrument, et enjeu, de pouvoir. Le *carmen* répondrait au besoin permanent de refonder Rome (p. 175), sans cesse menacée de chaos par l'usage du langage profane. Et cela dès l'origine, à tel point que *Roman song makes the Roman world* (p. 4). De fait, observe Th. Habinek, les *sodalitates*, ces confréries pour ainsi dire consubstantielles à l'identité romaine, et qui s'expriment par excellence à travers les *convivia* (chapitre 2), trouvent leur justification ultime dans l'exécution rituelle du chant, dont le modèle reste le *carmen Saliare* (objet du premier chapitre). Sont étudiées successivement les relations qu'entretiennent le *carmen* avec la parole non ritualisée, avec le jeu, avec le corps, enfin avec la magie et le sacrifice. Le lecteur trouvera là une foule d'aperçus fort stimulants sur la *nenia*, sur les *ancilia*, sur les masques mortuaires ou *imagines*, sur la relation entre *cano, loquor, dico, canto*, sur le rapport *ludus* / danse, sur l'opposition structurelle entre le *cinaedus* et le *sodalis*, sur la valeur sacrificielle du *carmen*, etc. De fines analyses de texte sont proposées d'auteurs comme Plaute, Cicéron, Manilius, Sénèque, Pline le Jeune ou Juvénal, mais l'A. se montre singulièrement démuiné devant les poètes de la *cacozelia latens*, assignant d'office par exemple le *carmen* 50 de Catulle et l'ode III, 27 d'Horace à l'Ego-Poète, et, sur la foi, estime-t-il, d'Ovide, *Mét.*, V, rejetant les Muses, oui les Muses, dans le camp de l'oppression (les Piérides *generate a song indistinguishable from that of their oppressors* : p. 107). Quant aux deux étonnantes méprises sur Prop., II, 15, 21 (*nequid inclinatae prohibent te ludere mammae* traduit : *your not-yet-inclined breasts keep you from playing* : p. 114) et III, 14 (le sport renforce la fidélité des femmes

spartiates : p. 119), tout se passe comme si l'A., faisant l'économie du détour philologique, avait senti instinctivement que Properce ne pouvait prendre à son compte la vulgarité de l'énonciateur. On regrettera, dans une bibliographie par ailleurs généreuse (quoique écorchant cruellement le français), l'absence de référence à Marie Desport concernant la notion même de *carmen*, ou à René Girard à propos de la fonction mimétique (dont le *carmen* serait *a quintessential manifestation* : p. 4). Un double index complète l'ouvrage. – J.-Y. MALEUVRE.

Les arpenteurs romains. I. Hygin le Gromatique. Frontin. Texte établi et traduit par J.-Y. GUILLAUMIN (Collection des Universités de France), Paris, « Les Belles Lettres », 2005, 12.5 x 19.5, 265 p., br. EUR 48, ISBN 2-251-01440-3.

Avec ce nouveau volume, la Collection des Universités de France aborde un domaine qui lui était encore étranger : celui des arpenteurs ou des gromatiques comme on les appelle parfois en référence à leur instrument de visée favori, la *groma*. Il ne revenait à personne mieux qu'à quelqu'un de Besançon de prendre en charge cette édition. Jean-Yves Guillaumin appartient en effet au centre de recherche bisontin qui, depuis de nombreuses années déjà, s'applique à la traduction et au commentaire de ce corpus difficile à partir du texte édité par C. Thulin en 1913. L'édition « Budé » apporte trois nouveautés : un nouvel établissement du texte (rien n'avait été publié dans ce domaine depuis l'édition de C. Thulin et même, pour une partie du corpus, depuis l'édition de K. Lachmann en 1852...), une nouvelle traduction et un nouveau commentaire par rapport aux publications d'Hygin le Gromatique et de Frontin par l'équipe de Besançon (Hygin l'Arpenteur, *L'établissement des limites*, par M. Clavel-Lévêque, D. Conso, A. Gonzales, J.-Y. Guillaumin, Ph. Robin, Naples - Luxembourg, Jovene - OPOCE, 1996 ; Frontin, *L'œuvre gromatique*, par O. Behrends, M. Clavel-Lévêque, D. Conso, A. Gonzales, Ph. Von Cranach, J.-Y. Guillaumin, M. P. Pena, St. Ratti, Luxembourg, OPOCE, 1998). Assez curieusement la page de titre de cette édition ne porte que la mention « Texte établi et traduit » alors que le commentaire en fait tout le prix en rendant le texte simplement lisible aujourd'hui. Le présent volume contient deux auteurs majeurs sur l'arpentage : Hygin le Gromatique (à ne pas confondre avec Hygin l'astronome, ni avec le pseudo-Hygin, auteur du *De munitionibus castrorum*, tous deux déjà édités dans la CUF, ni avec Hygin tout court, l'un des autres auteurs gromatiques majeurs) et Frontin (probablement l'auteur des *Stratagèmes* et du *De aquae ductu*). L'introduction générale de J.-Y. Guillaumin (p. 1 à 52) porte sur l'ensemble des *agrimensores*. Elle définit avec beaucoup de clarté et de précision le corpus gromatique latin, elle décrit la pratique de l'arpentage romain et ses origines historiques avec d'intéressantes réflexions sur Rome et l'organisation des terres. Elle fait naturellement le point sur la tradition manuscrite des textes gromatiques distinguant trois classes de manuscrits : deux classes indépendantes supposées descendre d'un archétype disparu et une classe mixte issue d'une contamination entre les deux traditions. Cette introduction est suivie d'une bibliographie sommaire. Ensuite, chacun des deux auteurs a sa propre introduction. Dans un exposé convaincant, J.-Y. Guillaumin situe la rédaction du traité d'Hygin le Gromatique dans une fourchette chronologique étroite, entre 75 et 77 apr. J.-C. (peut-être au moment où Vespasien préparait sa politique de récupération des *subseciua*, les parcelles non assignées à l'intérieur de la limitation) et le définit comme un ouvrage de documentation destiné à des personnages déjà formés à ce domaine. Pour l'établissement du texte, il utilise de façon systématique deux manuscrits de la première classe, deux de la seconde classe et un de la classe mixte, de façon épisodique un autre manuscrit de la classe mixte. L'apparat critique est clair et complet (peut-être trop parfois : est-il bien utile de savoir qu'en 11, 2, là où tous les manuscrits, K. Lachmann, C. Thulin et J.-Y. Guillaumin lui-même lisent *ad singula*, W. Van der Goes en 1674 proposait *ad signa* ?) et des améliorations notables sont apportées au texte, en particulier aux paragraphes 9 et 10 du chapitre 11 : en changeant *propinquo*

en *longuinquo* (11, 5) (peut-être un lapsus qui remonte à l'archétype ou au-delà), en proposant *in A* (au lieu de *inter B et A*) et *sic et FB* (au lieu des lettres incohérentes des manuscrits ou du *si et FB* de K. Lachmann et C. Thulin), J.-Y. Guillaumin rend enfin compréhensible ce passage sur la visée de points éloignés. Il introduit une nouvelle numérotation en chapitres (avec des intertitres commodes dans la traduction) et paragraphes qui deviendra sûrement à partir de maintenant la norme de référence pour cet auteur (mais l'absence du rappel des numéros de chapitre en haut de page est gênante). La traduction est à la fois agréable et précise, s'attachant à rendre le ton « professoral » de l'auteur (traduction de *porro autem* par « mais non ! » en 3, 6 par exemple). En 2, 1 *continentur* aurait peut-être été mieux rendu par « sont pérennisées » ou « sont fixées » que par « sont structurées » (« ces divisions des terres sont structurées par les inscriptions sur la pierre »), traduction qui convient bien en revanche au *continentur* de 6, 14 par exemple ; en 6, 15, la traduction d'*orbis alterius* aurait pu être plus audacieuse et plus claire (en conformité avec le commentaire) en parlant « d'une terre de l'autre hémisphère » plutôt que « d'une autre terre ». Le commentaire est une pièce maîtresse de cette édition : savant, documenté, avec de nombreuses références bibliographiques, il rend le texte accessible même au non spécialiste et offre un point d'appui solide pour des études ultérieures. J.-Y. Guillaumin est un spécialiste des questions de mathématiques et de géométrie (voir par exemple son interprétation du « quatrième angle de la centurie » en 2, 7) et sa connaissance d'Héron d'Alexandrie (avec lequel il fait de nombreux rapprochements) est précieuse. La fin du texte d'Hygin le Gromatique est particulièrement difficile et si l'ensemble du texte est inutilisable sans le commentaire, le commentateur est quelquefois à bout de ressources : J.-Y. Guillaumin a la franchise de le reconnaître. Les qualités énumérées pour l'édition d'Hygin le Gromatique se retrouvent naturellement dans celle de Frontin, bien que le texte pose encore davantage de problèmes : J.-Y. Guillaumin ne prétend pas du reste en avoir donné la version définitive en particulier pour la partie « L'art de l'arpenteur ». Il est de ceux qui assimilent Frontin le Gromatique avec le *curator aquarum* de Nerva et il fait apparaître, dans l'introduction propre à cet auteur, les rapports (et la complémentarité) entre les différents ouvrages qui lui sont attribués. J.-Y. Guillaumin a effectué un travail considérable au regard de la brièveté du texte conservé (18 pages dans l'édition « Budé ») puisqu'il s'accorde avec C. Thulin sur une vision restrictive du corpus gromatique attribué à Frontin (à la différence de K. Lachmann par exemple). Le texte est établi à partir de deux manuscrits de la première classe (*Wolfenbuttelensis Guelferb.* 36, 23 [=Arcerianus], déjà utilisé pour Hygin et *Vaticanus* 3132, un manuscrit du XVI^e siècle cité pour un certain nombre de leçons intéressantes), deux manuscrits de la deuxième classe (les mêmes que pour Hygin : *Wolfenbuttelensis Guelferb.* 105 et *Vaticanus Palatinus* 1564), trois manuscrits de la classe mixte (*Erfurtensis Amplon.* 4^o 362, déjà utilisé pour Hygin, *Florentinus Plut.* 29.32 et *Londiniensis Add.* 47679 [=Nansianus ou Scriuerianus] qui devrait se situer, dans le *Conspectus siglorum*, sous la rubrique *Codices qui aliquoties citantur* et non sous la rubrique *Codices qui semper citantur* puisque ses leçons ne sont pas mentionnées systématiquement). Un tableau montre clairement, comme pour Hygin, les parties du texte présentes dans chacun des manuscrits. De nombreux crochets droits signalent dans le texte et la traduction des passages suspects (J.-Y. Guillaumin reprend souvent les exclusions de Thulin mais s'en écarte parfois). Certains ont sans aucun doute l'apparence de gloses ; pour d'autres c'est moins évident, mais la présentation adoptée par J.-Y. Guillaumin et son effort de traduction pour chacun de ces passages permettra aux chercheurs de se faire leur propre opinion. Comme pour Hygin le Gromatique, cette édition apporte de notables améliorations au texte, par exemple en 4, 1 (début du chapitre sur l'art de l'arpenteur) où J.-Y. Guillaumin modifie l'interprétation de l'édition de Besançon de 1998 (à laquelle il avait du reste grandement participé). L'édition se termine par quatorze figures qui, soit reprennent des figures présentes dans les manuscrits, soit reconstituent des figures perdues mais signalées dans le texte, soit aident tout simplement à comprendre les démonstrations géométriques. La présence de l'index final compense heureusement l'absence de correspondance entre les références Lachmann et Thulin d'une part et celles de cette

nouvelle édition d'autre part (peut-être le dernier tome de ce corpus pourrait-il fournir une telle grille). Bref, J.-Y. Guillaumin nous a livré là une brillante édition, à la hauteur de ses compétences dans ces domaines difficiles et qui sera fort utile à l'ensemble de la communauté scientifique, non seulement pour les questions cadastrales mais pour tous ceux qui s'intéressent aux littératures scientifiques et techniques de l'Antiquité. – Ph. FLEURY.

Danièle CONSO, A. GONZALES, J.-Y. GUILLAUMIN (éd.), *Les vocabulaires techniques des arpenteurs romains*, [Besançon], Presses Universitaires de Franche-Comté, 2005, 22 x 28, 221 p., br. EUR 42, ISBN 2-84867-120-3.

Ces Actes de colloque forment un beau livre qui réunit seize contributions accompagnant les recherches menées depuis près de trois lustres à Besançon sur les textes grammatiques, et qui ont déjà produit des éditions accompagnées de traductions et de commentaires permettant enfin d'utiliser ces textes avec fruit. — (1) D. Conso, « Comment définir et délimiter le vocabulaire technique des arpenteurs latins ? », introduit une série de distinctions linguistiques illustrées par des exemples tirés des auteurs grammatiques, mais utiles pour tous les types de vocabulaires techniques : les différences entre le vocabulaire technique et la langue commune, les critères linguistiques des vocabulaires techniques, les différents niveaux du vocabulaire grammatique. (2) M. Crampon, « Plaute arpenteur de son sujet », analyse et replace dans son contexte la métaphore des vers 48-49 du *Poenulus*, étonnant concentré de termes techniques d'arpentage : *determinare, regiones, limites, confinia* et *finitor* ; mais je ne suis pas convaincu par l'image du quadrillage qui serait obtenu par le supposé croisement à angles droits des deux axes des espaces et des temps. (3) F. Gaide, « À propos du vocabulaire des arpenteurs latins : étymologies antiques et modernes ; analyses lexicologiques », étudie les trois termes techniques *decumanus, subsecivus* et *arcifinius/arcifinalis* ; pour le premier, l'A. adopte l'étymologie d'Isidore : le *decumanus*, perpendiculaire au *cardo*, forme le symbole numérique X ; elle montre l'intérêt que présente le passage d'Isidore relatif au terme *subsecivus*, qu'elle interprète comme voulant dire « dont la condition est d'être retranché (du partage) » ; enfin, elle rejette (trop vite ?) l'étymologie d'*arcifinius/arcifinalis* par *arcus* « arc » pour adopter une étymologie par *arceo*, au sens ancien de « contenir ». (4) Dans « *Tysilogramus, epitectalis* : deux mystères grammatiques », J.-Y. Guillaumin retrouve les mots grecs transcrits fautivement par le *hapax tysilogramus* et par l'adjectif grammatique *epitectalis/epetectalis* : respectivement *ποικιλόγραμμα*, désignant une borne veinée de couleurs différentes, et *ἐπιθετικός*, qui qualifie une borne surajoutée. (5) O. Olesti Vila, « La *sortitio* de *Ilici*. Un ejemplo de la precisión agrimensoria », approfondit l'étude du fragment de bronze cadastral d'Elche récemment découvert et qui a déjà fait l'objet de savantes recherches ; la comparaison avec d'autres *formae* (représentations graphiques de cadastres) montre que ce fragment était très certainement une telle *forma*. (6) A. Gonzales, « Le dieu Terme se tient en gardien à l'entrée du monde », étudie les multiples représentations romaines du dieu Terme qui non seulement garantit la propriété, mais aussi, par son association à Jupiter, s'est vu assigner un destin universel ; la fonction cadastrale du *terminus*, de la borne, est une particularisation d'une triple fonction agricole, juridique et religieuse. (7) La remarquable et imposante communication (avec schémas, *index*, vignettes et cartes) d'A. Roth-Congès, « Nature et authenticité des *Casae litterarum* d'après l'analyse de leur vocabulaire », présente d'abord ces listes de notices « traitant de domaines ruraux dont chacun est identifié par une lettre », et jette nombre de lumières nouvelles sur ces documents de l'Antiquité tardive dont l'importance a été longtemps sous-estimée (à l'exception de J. Peyras, 1995 et s.) ; l'A. termine par de séduisantes hypothèses sur la localisation des *Casae*, échelonnées sur plusieurs milles au nord de Rome, le long de la via Flaminia. (8) Auteur de l'édition Teubner du Ps.-Hygin et de plusieurs travaux sur le traité, A. Grillone, « Lessico ed espressioni della gramatica militare

dello ps. Iginò », étudiée, dans le cadre de la préparation d'une nouvelle édition du traité, l'emploi d'un certain nombre de mots (substantifs, adjectifs, adverbes, verbes), géométriques ou plus généraux, dans le Ps.-Hygin ; les mots *praetendere/praetentura, retendere/retentura* contribuent à la datation de l'ouvrage. (9) Dans « Le vocabulaire militaire des arpenteurs latins du Haut-Empire », J. Peyras aborde la délicate question des rapports de la gromatique avec la *res militaris* par le biais de la terminologie, et montre ce que l'on peut tirer du vocabulaire des formes de la « déduction » des vétérans, des mots de la « cité » (*urbs, pagus, pertica*, etc.) et du vocabulaire guerrier de l'espace : *territorium* (« qui provoque la terreur chez l'ennemi »), *ager arcifinius, ager occupatorius*, qui amène l'A. à s'interroger sur le rapport entre *ius* et *licencia*. (10) D. Marcotte, « Aux quatre coins du monde ». La Terre vue comme un arpent », retrace la tentative des Grecs, à partir d'Eratosthène, pour géométriser le monde sur le mode de l'arpentage et étudie, dans la langue des géographes, des historiens et des documents papyrologiques, des mots techniques comme *χωρογραφία, χωροβατεῖν, ἐμβατατεῖν, πλινθία, σφραγίς* et d'autres encore. Une coquille p. 149 : chez Polybe, XXXIV, 1, 4-5 B.-W., « fixation des lieux » et « calcul des distances » traduisent respectivement *θέσις τόπων* et *θέσις διαστημάτων* et pas les simples *θέσις* et *διαστήματα*. (11) Dans « *Erectio, inclinatio/erectus, inclinatus* : de Vitruve à Gerbert d'Aurillac. A propos de l'expression de la distance angulaire fin X^e-début XI^e siècle », C. Jacquemard se prononce d'abord avec de bons arguments contre l'authenticité du *Liber de astrolabio* attribué à Gerbert ; comment pouvait-il, dès lors, exprimer la mesure d'un angle, puisque, contrairement aux auteurs de traités sur l'astrolabe, il ne connaissait pas la division du cercle en 360 degrés ? L'A. suppose que sa méthode avait un précédent élémentaire chez Vitruve, X, 6, 4, qui opère sur le triangle rectangle correspondant au triplet pythagoricien 3, 4, 5 (la tangente du petit angle, c'est-à-dire le rapport de la petite cathète (verticale) sur la grande (horizontale), est donc $\frac{3}{4}$). Mais cela impliquerait, à mon avis, que Gerbert avait développé au moins un embryon de trigonométrie plane ; peut-on interpréter en ce sens des textes aussi obscurs ? (12) P. Gautier Dalché, « Agrimensure et inventaire du monde : La fortune de "Mappa (Mundi)" au Moyen Âge », part de l'emploi de *mappa* dans la littérature gromatique, comme substitut très rare de *forma* ; il explore ensuite les chemins et les motivations idéologiques qui ont conduit de la *mappa* antique, d'abord « morceau de tissu, serviette », support d'une carte à grande échelle (mais non conservée), à la *mappa mundi* médiévale, attestée à partir du IX^e s., carte à petite échelle peinte sur des supports divers, bois, parchemin ou pierre, souvent accompagnée d'un texte, ou même texte seul. (13) B. Campbell, « Surveyors, Topography, and Definitions of Landholding in Ancient Rome », relève d'abord les principales raisons qui rendent si difficile à comprendre et à traduire une bonne partie du vocabulaire gromatique ; il illustre son propos par l'étude du rôle de la topographie dans le choix des mots, du sens de certains termes employés dans les *formae* (*subsecium* ; *ager relictus/extraclusus*, etc. ; *servitus*), et d'autres termes du vocabulaire des limites (*arbores ante missae/intactae/notatae*). (14) E. Hermon, « Le concept d'*ager publicus* et l'équivalence *ager occupatorius/ager arcifinius* dans la définition des terres publiques par les *Gromatici* », lie la création progressive du concept d'*ager publicus* à la réorganisation du territoire lors des différentes phases de la conquête de l'Italie ; l'exploitation du concept par les auteurs gromatiques et l'équivalence affirmée de l'*ager arcifinius* et de l'*ager occupatorius* par Frontin et Siculus Flaccus reflètent l'importance accordée à l'idéologie de la victoire à la charnière des deux premiers siècles de la *Pax Romana*. (15) Conjuguant l'histoire et l'archéologie, A. Orejas, M. Ruiz del Árbol et I. Sastre, « L'*ager mensura comprehensus* et le sol provincial : l'Occident de la Péninsule Ibérique », étudient l'*ager mensura comprehensus* dans l'aménagement administratif de l'Hispanie sous Auguste ; concept gromatique, l'*ager mensura comprehensus* est un *genus agri* destiné à définir l'*ager publicus* assigné à la *ciuitas* ; les territoires examinés sont le Nord-Ouest de l'Hispanie Citérieure et le Nord-Est de la Lusitanie. (16) Les matériaux contenus dans O. Behrends, « Les rapports entre la terminologie gromatique et celle de la jurisprudence classique, leurs points de contact et leur indépendance fondamentale : l'exemple de l'œuvre de

Frontin ; structure, méthode, vocabulaire », s'articulent en trois points ici résumés trop brièvement : l'insertion du style d'exposition adopté par Frontin dans un courant où apparaissent aussi Cicéron (*Topiques*), Tacite (*Germanie*), Justinien (*Institutes*) ; l'influence de la jurisprudence préclassique sur la méthode et le vocabulaire de Frontin ; le cas particulier de la propriété foncière par rapport à la fonction de l'*ager diuisus* et *adsignatus*. — L'ouvrage se termine par un index des mots étudiés, où l'on voit que certains vocables sont examinés dans plusieurs contributions, avec des éclairages variés. Les futurs dictionnaires de latin trouveront là d'utiles compléments. Au total, la diversité des approches, linguistiques, philologiques, historiques, juridiques et archéologiques, intéressera aussi bien les amateurs de textes techniques que les spécialistes. — M. FEDERSPIEL.

HISTOIRE

Charles W. HEDRICK, Jr., *Ancient History. Monuments and Documents* (Blackwell Introductions to the Classical World), Malden (Mass.), Blackwell Publishers, 2006, 15 x 23, XI + 174 p., br. £ 15.99 / US \$ 26.95, ISBN 1-4051-0658-1.

Destiné aux étudiants de premier cycle universitaire, ce livre constitue une nouvelle introduction aux sources et méthodes en histoire ancienne. Le nombre de bons ouvrages de ce genre n'est pas aussi élevé qu'on pourrait le croire. En langue anglaise, on connaissait déjà le manuel de M. CRAWFORD (ed.) (*Sources for Ancient History*, Cambridge, 1983) et plus récemment, et dans un autre style, ceux de M. BEARD et P. BAHN (*Classics. A Very Short Introduction*, Oxford, 1995), et J. HENDERSON (*Archeology. A Very Short Introduction*, Oxford, 1996). Pour les germanophones, on citera le volume de W. SCHULLER (*Einführung in die Geschichte des Altertums*, Stuttgart, 1978) et celui de R. GÜNTHER (*Einführung in das Studium der Alten Geschichte*, Paderborn, 2001). Jusqu'à présent, les livres de Ch. SAMARAN (éd.) (*L'histoire et ses méthodes*, Paris, 1961) et J.-N. CORVISIER (*Sources et méthodes en histoire ancienne*, Paris, 1997) comptent parmi les principaux manuels en français. — Le présent ouvrage est divisé en huit chapitres intitulés respectivement *Monuments and Documents* (dans lequel l'A. définit la notion de sources historiques), *Geography, Chronology, Literary Texts, Records* (où le lecteur trouvera une synthèse sur la papyrologie ainsi qu'une discussion sur la notion d'archives dans l'Antiquité et de nos jours), *Public Writing* (relatifs aux témoignages épigraphiques), *Coins* et finalement *Material Culture*. Une bibliographie commentée accompagne chaque chapitre. Les livres mentionnés sont majoritairement en anglais, mais les principales études rédigées dans d'autres langues sont également présentes (ex. Ch. SAMARAN [1961], cf. *supra*). Le tout est suivi d'un index « sélectif » comportant les mots clés jugés les plus significatifs. — Charles W. Hedrick a choisi de faire ici un ouvrage très personnel (ix-x) dans lequel l'initiation aux sources anciennes est entrecoupée d'anecdotes familiales servant à illustrer la distinction entre *the informal socially embedded knowledge of the past, and the academic study of history*. Dans chaque chapitre, ces anecdotes, tout comme les autres parallèles entre les situations actuelles et celles de l'Antiquité, précèdent systématiquement la discussion du thème proprement dit. Loin d'être superflues, elles permettent au lecteur de bien prendre conscience du sujet traité. L'A. a délibérément choisi de ne pas compléter le texte par des illustrations, invitant le lecteur à parcourir d'autres ouvrages et sites internet offrant un grand choix de photographies des objets dont il se sert. De la même manière, il a limité le nombre de tableaux à un seul, celui des périodisations grecques et romaines (p. 59). — Par la manière dont les thèmes traditionnels sont traités, *Ancient History. Monuments and Documents* sort en quelque sorte des sentiers battus et offre aux étudiants de premier cycle comme aux enseignants d'histoire ancienne un manuel original qui se distingue nettement de ses prédécesseurs mais qui, en contrepartie, ne propose que des explications plus

sommaires sur la méthodologie elle-même (technique de frappe des monnaies, datation et édition des inscriptions, etc.) pour laquelle le lecteur devra se référer aux autres ouvrages susmentionnés. – B. PAARMANN.

A. K. BOWMAN, Averil CAMERON & P. GARNSEY (éd.), *The Cambridge Ancient History*. Second edition. XII. *The Crisis of Empire, A.D. 193-337*, Cambridge, University Press, 2005, 16 x 24, XVIII + 965 p. + carte, rel. £ 120 / US \$ 220, ISBN 0-521-30199-8.

Anche la seconda edizione della Cambridge Ancient History giunge a completamento, come la prima, con il volume dedicato al III secolo e al rinnovamento dell'Impero realizzato da Diocleziano e da Costantino. Le differenze però sono notevoli, talmente notevoli da costituire un argomento per una riflessione storiografica. Il volume uscito nel 1938 a cura di S. A. Cook, E. Adcock, M. P. Charlesworth, N. H. Baynes chiudeva la serie dedicata al mondo antico. Questo, edito da A. K. Bowman, Av. Cameron e P. Garnsey, è pubblicato dopo che sono già usciti quelli dedicati alla Tarda Antichità, il XIII (*The Late Empire, A.D. 337-425*), nel 1998 e il XIV (*Late Antiquity: Empire and Successors*) nel 2000. Il termine cronologico di arrivo rappresenta una ulteriore novità. Se per la prima edizione, senza Tarda Antichità, esso era fissato al 325, l'anno del concilio di Nicea, in ragione del fatto che la precedente Medieval History partiva di lì, in questo è il 337, l'anno della morte di Costantino (si tratta della stessa periodizzazione adottata da J.-M. Carrié e A. Rousselle per il libro da loro pubblicato nella serie « Nouvelle histoire de l'Antiquité » : *L'Empire en mutation. Des Sévères à Constantin 192-337*, Paris, 1999, mentre più ampia è quella del volume di D. S. Potter per la Routledge History of the Ancient World : *The Roman Empire at Bay*, London, 2004). Il titolo appare sottilmente intrigante. Per il volume del 1938 gli Editors avevano optato per un secco : *The Imperial Crisis and Recovery, A.D. 193-324*. Per questo è stato preferito un più allusivo, *The Crisis of Empire, A.D. 193-337*, con il quale si vuole dare evidenza alla pluralità dei fenomeni che si riassumono nel termine « crisi ». In proposito si deve sottolineare come, a fronte di una marcata tendenza nella più recente storiografia nel rivedere se non nel negare del tutto il concetto di crisi per il III secolo (K. STROBEL, *Das Imperium Romanum im 3. Jahrhundert.* Modell einer historischen Krise, Stuttgart, 1993 ; Chr. WITSCHEL, *Krise - Rezession - Stagnation ? Der Westen des römischen Reiches im 3. Jahrhundert n. Chr.*, Frankfurt, 1999), gli editori riconoscano come un fatto incontrovertibile che il periodo che va da Settimio Severo a Costantino was marked by serious dislocation, disturbance and threat to the fabric of the Roman Empire. Pur riconoscendo l'importanza, nel breve e nel lungo periodo, dei cambiamenti realizzati tra il 284 e il 337, giudicano invece less obvious il termine recovery per sintetizzarli. Anche in questo volume si rispecchia, con qualche inevitabile aggiustamento, la tradizionale organizzazione degli argomenti caratteristica della collana. Nella prima parte è delineata a una sintesi degli avvenimenti del periodo. Nella seconda, che tratta delle strutture amministrative centrali, il primo capitolo è dedicato all'esercito, i cui cambiamenti organizzativi sono ovviamente molto rilevanti, mentre il terzo riguarda gli sviluppi nella giurisprudenza. La terza parte presenta una sintesi dell'organizzazione provinciale e di quella delle frontiere con la notevole novità rappresentata da un capitolo dedicato specificamente all'Egitto, ad opera di uno dei curatori, A. Bowman. La quarta contiene una sintesi della complessa storia economica e monetaria del periodo. La quinta è dedicata a una serie di contributi specifici sui popoli ai confini dell'Impero. La sesta e ultima riguarda la storia artistica e religiosa, vale a dire gli sviluppi del tardo politeismo e quelli del cristianesimo (per il quale si risale dichiaratamente in un capitolo a un periodo anteriore : *Christianity, A.D. 70-192*). — Come si può facilmente comprendere si tratta di un volume di grande impegno che, segna una tappa fondamentale nella storia degli studi, e che chiude degnamente la nuova edizione della *Cambridge Ancient History*. L'apertura internazionale della serie è particolarmente evidente come risulta dalla semplice considerazione che, oltre ad altri contributi

di singoli autori su argomenti specifici, la parte sull'amministrazione è stata affidata a uno studioso italiano (E. Lo Cascio) e quella sulla storia economica e monetaria a una studiosa francese (M. Corbier). – A. MARCONE.

D. SANSONNE, *Ancient Greek Civilization*, Oxford - Malden (Mass.), Blackwell Publishing, 2004, 17 x 24.5, XXIV + 226 p., br. US \$ 29.95 / £ 15.99, ISBN 0-631-23236-2, rel US \$ 64.95 / £ 55, ISBN 0-631-23235-4.

Le livre de David Sansonne constitue à la fois une remarquable synthèse et un des meilleurs manuels actuellement disponibles sur l'histoire culturelle des mondes grecs. L'ensemble est constitué de douze chapitres allant de l'Âge du Bronze jusqu'au temps de Marc-Aurèle, mais la part belle est faite aux périodes archaïque et classique, et c'est certainement la seule véritable limite de ce livre que de traiter trop rapidement toute la période hellénistique, en un dernier chapitre d'une vingtaine de pages, certes aussi clair et synthétique que les autres, mais qui minimise le phénomène majeur et de grande ampleur de cette période : la rencontre de l'hellénisme avec les « sagesse barbares » et le processus de transferts culturels qui s'amplifie ensuite avec la conquête romaine. Cette critique devait être faite, mais elle ne doit pas masquer la largeur de vue qui anime chaque page de ce livre. On saura gré à l'A., par exemple, de mettre en perspective, dans un prélude et une postface, la connaissance que nous possédons de la civilisation grecque ancienne, à la fois par rapport à la manière dont les Grecs eux-mêmes ont réfléchi sur leur propre passé et l'ont construit, dans des mythes (la comparaison du jugement de Paris tel qu'il apparaît dans les *Chants cypriens* et dans un tableau de Cranach l'Ancien, de 1528, est d'une grande pertinence), dans des récits historiques, dans la tragédie, et en regard de la réception moderne de cet héritage. — L'ordre des chapitres est chronologique et thématique. Leur contenu, pour caractériser au mieux une période en fonction des sources disponibles, met l'accent tantôt sur l'histoire politique (7. *Setting the Stage for the Democracy*) ou des institutions (10. *Stage and Lawcourt in Late Fifth-Century B.C. Athens*), tantôt sur l'histoire de l'art (4. *Poetry and Sculpture of the Archaic Period*), ou encore sur une histoire des mœurs et des formes de sociabilité (5. *Symposia...*), ou même une plus classique histoire militaire mise à distance critique par l'historiographie (9. *The Peloponnesian War : A Tale of Thucydides*). Chaque chapitre est construit autour de deux ou trois thèmes, de manière sélective et judicieuse (il ne s'agissait pas de tenter, en trop peu de pages, un impossible exposé exhaustif). Ainsi le chapitre 5, consacré à l'époque archaïque, offre quatre synthèses sur le *symposium*, les sceaux, la tyrannie, la céramique. Le lecteur pourra poursuivre l'enquête grâce à la bibliographie commentée qui accompagne chaque chapitre. Six tableaux chronologiques, clairs et synthétiques, et huit cartes très lisibles constituent des repères indispensables, trop souvent absents des manuels en langue française. Enfin, l'apport constant des sources est rendu visible par de nombreux plans, photographies, reproductions (on regrettera toutefois que les textes n'aient pas droit à la même faveur). On signalera enfin que l'exposé est parfaitement au fait des recherches les plus récentes dans tous les domaines. Ainsi les œuvres des historiens anciens sont-elles appréhendées à la fois comme des sources, comme le fruit d'une réflexion individuelle en prise avec les problèmes du temps, et dans leur dimension esthétique. – P. PAYEN.

Margalit FINKELBERG, *Greeks and Pre-Greeks. Aegean Prehistory and Greek Heroic Tradition*, Cambridge, University Press, 2006, 16 x 23.5, XV + 203 p., rel. £ 48, ISBN 0-521-85216-1.

Voici un livre qui fait le point sur la question de l'origine des Grecs. En sept chapitres (*The heterogeneity of Greek genealogy, The pre-Hellenic substratum reconsidered, Kingship in Bronze Age Greece and Western Asia, Marriage and identity, The*

spread of the Greek language, The end of the Bronze Age, Continuities and discontinuities), l'A. démontre que les Achéens et les prétendus descendants de l'ancêtre éponyme Hellen, loin de correspondre à des groupes ethniques primordiaux, sont des catégories culturelles créées à l'époque archaïque, qui avec le mythe de l'Âge Héroïque diffusé par Homère et Hésiode, a inventé pour des populations hétérogènes une identité commune. Les études linguistiques récentes font apparaître que les occupants préhelléniques du monde égéen avaient une origine anatolienne et qu'ils étaient déjà des Indo-européens. À la fin du troisième millénaire, les premières tribus hellénophones ont rencontré, à leur arrivée, des sociétés à la fois matriarcales et patriarcales, sédentaires et nomades, pacifiques et guerrières, et se sont mélangées à elles par des mariages exogamiques. Tout au long du deuxième millénaire, le grec s'est dialectalement différencié, tout en conservant son *continuum*, dans l'ensemble des régions où il s'est répandu. La venue des Doriens, à la fin de l'Âge du Bronze, attestée par l'intrusion de nouveaux dialectes et une organisation différente des cités, a entraîné la destruction de la civilisation mycénienne et des mouvements de population importants vers le Levant, en particulier à Chypre et même dans le pays de Canaan, ce qui a donné à la géographie humaine une configuration complexe, où se sont mélangés, par des unions mixtes, des Grecs venus du Nord et des indigènes qui ensuite se sont tenus par convention pour des Grecs. C'est cette complexité que l'ouvrage tire au clair, en adoptant une démarche pluridisciplinaire, qui mobilise aussi bien la linguistique que l'archéologie, l'histoire et l'ethnographie. Le Testament d'Hattusili présenté en Appendice, une copieuse bibliographie, un index des sources et un index général, de même que de nombreuses cartes, font de cette monographie passionnante un outil de travail très utile pour les étudiants et les chercheurs intéressés par les origines de la civilisation grecque, comme par les problèmes d'identité. – J. BOULOGNE.

J.-F. NARDELLI, *Le motif de la paire d'amis héroïque à prolongements homophiles. Perspectives odysseennes et proche-orientales* (Classical and Byzantine Monographs), Amsterdam, Adolf M. Hakkert, 2004, 16 x 24, XXXV + 297 p., ISBN 90-256-0638-5 & ISBN 90-256-1189-3.

Le titre suggestif de cette étude, érudite et audacieuse, invite à une exploration des influences proche-orientales sur la Grèce archaïque dans une perspective comparatiste, autour de la thématique de l'homophilie héroïque masculine. Disons-le d'emblée, l'A., dont le livre repose sur une remarquable érudition, ne se situe nullement dans le droit fil des recherches de Martin Bernal. Ce dernier conclut, dans les deux volumes de *Black Athena. The Afroasiatic Roots of Classical Civilization* (1987 et 1991) et dans la réponse à ses adversaires (*Black Athena Writes Back*, 2001), à la dépendance culturelle entière de la Grèce archaïque envers l'ensemble des civilisations orientales classiques. J.-F. Nardelli se situe, pour sa part, dans la ligne d'un autre courant ou modèle d'analyse, celui représenté par M. L. West et ses deux maîtres livres sur la question de la dette grecque envers le Proche-Orient : *Early Greek Philosophy and the Orient* (1971) et, plus récemment, *The East Face of Helicon. Western Asiatic Elements in Greek Poetry and Myth* (1997), ainsi que par les recherches de Walter Burkert dans *Die orientalisierende Epoche in der griechischen Religion und Literatur* (1984, traduction anglaise 1992). Pour le dire en peu de mots, ces recherches, qui ne se rencontrent pas en tous points, développent la thèse selon laquelle la « révolution orientalisante » qui se serait produite dans le monde grec au cours des siècles de la période géométrique (les trop fameux « Âges obscurs »), aurait été le principal facteur qui aurait conduit à l'éclosion de la civilisation grecque archaïque. Le « miracle grec » et la vision helléocentrique qui le sous-tend se trouvent dès lors largement remis en cause. En dépit de leur caractère mesuré, ces recherches n'ont guère rencontré d'échos chez les classicisants. On peut le regretter, car une telle attitude, outre qu'elle montre un repli de la profession sur ses certitudes traditionnelles, sans même prendre le temps de discuter d'indéniables apports, ignore complètement toute approche en terme d'acculturation et de transferts culturels, ce qui revient à nier aussi l'évidence

des sources de toutes natures, y compris des textes littéraires, lus autrement. — L'auteur de ce livre se propose, dans une perspective ouverte et non dogmatique, de « documenter la dynamique des emprunts orientaux de la littérature, de la mythologie et de la civilisation grecques archaïques », à partir du thème de l'homophilie masculine (ou homosexualité, ou homoérotisme), autour du premier millénaire. Pour cela, il analyse en détail et avec un grand luxe d'érudition (exposée parfois pour elle-même, notamment dans le « commentaire additionnel », p. 181-245) deux ensembles de textes. D'une part, la déploration funèbre de Jonat(h)an, fils de Saül, par David (*Samuel*, I, 23, 25-27), seul passage de l'*Ancien Testament* où se trouve posée la question d'une affection masculine : David en effet, dans un contexte héroïque et guerrier, met sur le même plan les charmes de son ami et l'amour des femmes. D'autre part, des scènes des chants III et IV de l'*Odyssée*, où Télémaque, reçu à Pylos, est invité à passer la nuit avec Pisistrate (III, 397-403 ; IV, 302-305) ; ils sont alors comparés à un couple marié hétérosexuel. L'étude se compose de trois chapitres, où sont étudiés successivement « le versant grec », puis « le versant hébreu », enfin les « influences culturelles » les mieux attestées (les titres de la table ne correspondent pas avec ceux qui sont placés en tête de chaque chapitre : ce n'est qu'une des incohérences d'un livre qui en comporte bien d'autres et dont la construction, intellectuelle et matérielle, aurait mérité beaucoup plus d'attention). De l'ensemble, il ressort qu'a existé une thématique, acceptée et développée avec bienveillance, du couple guerrier héroïque, ou mythique, lié par un affect érotique. La parenté structurelle entre le sentiment de David envers Jonathan et « la très probable homosexualité de circonstance de Télémaque avec Pisistrate » conduit à poser que l'*Épopée de Gilgamesh* en soit la source, ou l'une des sources identifiables, étant donné le champ de ruines que constitue la littérature proche-orientale des II^e et I^{er} millénaires. Et l'A. de conclure, au total, qu'« il y a bel et bien eu quelque chose ressemblant à une dette homérique, formulaire et anthropologique, envers la représentation du couple d'Amis en tant que frères, compagnons et amants, qui est attestée pour la première fois par Enkidu et Gilgamesh, via l'éventuelle reprise littéraire de ce mythe par David, tandis que celui-ci produisait l'ultime expression de son attachement pour Jonathan à la place la plus révélatrice de son élégie ». — Cette étude foisonnante se lit avec intérêt, et il faut en saluer la grande ouverture méthodologique. Mais sa construction et sa mise au point finale laissent beaucoup à désirer. Le moins que l'on puisse dire est que l'A. n'a guère songé à ses lecteurs et qu'il n'a pas non plus songé que les multiples renvois et va-et-vient parmi lesquels on est amené à circuler laissent l'impression, erronée certes, que ce type d'approche demeure inutilement complexe et confus, sans parler d'une syntaxe qui se complait en tours et détours, interruptions et parenthèses. On préférera souligner *in fine* que le lecteur patient trouvera dans ce livre tout ce qu'il peut attendre, pour réfléchir et travailler, y compris le meilleur. — P. PAYEN.

A. KEAVENEY, *The Life and Journey of Athenian Statesman Themistocles (524-460 B.C.?) as a Refugee in Persia* (Studies in Classics, 23), Lewiston - Queenston - Lampeter, The Edwin Mellen Press, 2003, 16 x 23,5, 179 p., rel., ISBN 0-7734-6809-9.

Le bref livre que publie Arthur Keaveney n'est pas une biographie de Thémistocle, pour laquelle mieux vaut s'appuyer avant tout sur les livres 8 et 9 d'Hérodote, dans l'édition commentée de la *Fondazione Lorenzo Valla* et sur la *Vie de Thémistocle* de Plutarque. Il s'agit d'une étude sur les années de son exil, depuis l'ostracisme qui le frappe en 471/470, une décennie après sa victoire à Salamine, jusqu'à sa mort, vers 460, comme réfugié dans l'empire achéménide, sous la royauté d'Artaxerxès. La source principale sur cette période de sa vie, celle du moins que l'A. décide de privilégier, est constituée par les chapitres 135-138 du livre I de Thucydide. Thémistocle, frappé d'ostracisme et accusé de médisme, quitte Argos et le Péloponnèse, gagne Corcyre, se réfugie chez Admète, le roi des Molosses, puis s'embarque pour l'Ionie et parvient à Éphèse. De là il adresse une lettre à Artaxerxès

et lui offre ses services. Il devient alors un personnage qui compte (μέγας : I, 138, 2) auprès du Roi. Il décède de maladie (Thucydide) ou se suicide en absorbant du sang de taureau, selon Plutarque (Thucydide y fait aussi allusion). Le monument funéraire qu'il possède à Magnésie ne contient peut-être pas ses restes, rapportés en Attique, selon ses proches. Ce sont tous les éléments rappelés dans ce bref synopsis que l'A. passe en revue minutieusement. Son objet est de faire toute la lumière, par une rigoureuse critique des sources, sur cette période moins connue de la vie du stratège athénien, condamné pour « trahison » (προδοσία). Le premier chapitre dresse une simple liste des sources selon un classement en trois catégories : (1) celles qui présentent un récit plus ou moins continu des faits, comme Thucydide, Diodore, Plutarque ; (2) celles qui apportent des données sur un seul élément de ces dix années, comme Aristophane, dont *Les Grenouilles* contiennent la première mention (v. 81-84) de la mort de Thémistocle ; (3) celles qui sont parvenues sous la forme de fragments. Quatre chapitres examinent ensuite chronologiquement toutes les données disponibles : le voyage jusqu'à Suse ; le séjour à la cour du grand Roi, la maison du Roi, « la mystérieuse fin de Thémistocle ». Trois appendices approfondissent encore certains dossiers, comme la chronologie de la route qui conduit à Suse. L'A. constate notamment que l'unanimité des sources prévaut pour les événements des guerres médiques, tandis qu'en Perse, ce sont deux Thémistocles qui se font face. Celui que présente Thucydide est prudent, devine les intentions du Roi et s'introduit auprès de lui. Chez Diodore et Plutarque il agit sans précaution. C'est au premier que va la préférence de l'A., mais fallait-il un livre pour en arriver à une telle conclusion ? Ou pour dire que, lorsqu'on pénètre dans le monde achéménide, ces conclusions se confirment ? Ajoutons *in fine* que les sources sont toutes prises en considération sans être replacées dans les contextes chronologique, générique, culturel, qui devraient conduire à une lecture plus prudente, au moins en ce que tous ces auteurs lisent leurs prédécesseurs et n'en acceptent pas forcément le « programme de vérité ». – P. PAYEN.

P. BRUN, *Impérialisme et démocratie à Athènes. Inscriptions de l'époque classique (c. 500-317 av. J.-C.)* (Collection U. Histoire), Paris, Armand Colin, 2005, 16 x 24, 343 p., br. EUR 30, ISBN 2-200-26928-5.

Professeurs et étudiants se réjouiront de disposer de ce riche recueil, qui compte près de deux cents textes différents (réunis sous 161 numéros). On sait que, pour la période classique, Athènes est la seule cité à avoir laissé un grand nombre d'inscriptions, ce qui explique d'autant mieux l'entreprise que les recueils de ce genre sont rares en langue française. P. Brun a sagement arrêté la date inférieure de son enquête à 317, année où la démocratie a subi une éclipse pendant laquelle le nombre de textes gravés a notablement décliné (ce qui ne veut pas dire que, dans un contexte nouveau, la démocratie restaurée en 307 n'avait plus de réalité, comme il semble le laisser entendre en introduction, p. 11). Il a partagé le volume en deux parties de longueur à peu près égale. La première, intitulée « Athènes et le monde grec », est consacrée aux grands événements politiques et aux relations extérieures. Elle est elle-même subdivisée en six chapitres qui, dans l'ordre chronologique, vont des guerres médiques à la domination macédonienne (338-317). On y trouve naturellement des textes célèbres comme le prétendu décret de Thémistocle, le décret sur l'usage de la monnaie, des poids et des mesures athéniens (que P. Brun date bien des années 425-422, mais à propos duquel il n'a malheureusement pas pu connaître le nouveau fragment publié par M. Hatzopoulos dans *Horos* 14-16 [2000-2003], p. 31-43), le décret relatif à la deuxième Confédération, celui sur l'ocre de Kéos, etc., mais aussi des documents plus modestes comme un bon nombre de décrets honorifiques et des dédicaces. La deuxième partie (« La vie dans la cité ») réunit des inscriptions très diverses selon un découpage en chapitres qui n'a pas dû être facile, car beaucoup de textes touchent inévitablement à plusieurs aspects à la fois, y compris aux relations extérieures. D'abord, sous le titre « La vie politique », on trouve entre autres la loi de 375/374 sur la circulation monétaire et celle de l'année suivante sur la taxe du dou-

zième frappant le grain des îles de Lemnos, Imbros et Skyros. Viennent ensuite, notamment, le fameux décret de Callias, des textes relatifs aux dépenses de guerre et des comptes des trésoriers d'Athéna (« Finances, comptes et inventaires »), des lois, des règlements et des décrets concernant des cultes, des taxes et l'affermage d'une terre sacrée (« La vie religieuse »), plusieurs décrets et un bail illustrant les activités locales (« Phratries, *genè*, tribus et *dèmes* ») et enfin des textes assez disparates, à vrai dire, réunis dans curieuse catégorie intitulée « Citoyens, *métèques* et esclaves ». Mais les choix étaient difficiles et les *écueils* nombreux, comme l'A. l'explique en introduction. Il serait donc malvenu de déplorer par exemple ses oublis et ses erreurs ou de reprendre ici ou là ses traductions et ses commentaires. Dans l'ensemble, il s'en tire avec honneur et ses informations sont à jour. Il a joint trois cartes au début du volume et clôturé le tout avec une table de concordance, un lexique expliquant de nombreux termes techniques touchant surtout aux institutions, une bibliographie, un index des noms de personnes (y compris ceux des dieux, des héros, des fêtes et des sanctuaires), un index des peuples et des lieux et un index thématique. On souhaite donc une large diffusion à cet outil pédagogique de qualité, qui fera mieux connaître la richesse et la diversité de la documentation épigraphique. – L. MIGEOTTE.

L. BRACCESI (éd.), *Studi sulla Grecità di Occidente* (Hesperia, 17), Roma, « L'Erma » di Bretschneider, 2003, 17 x 24, 281 p., br., ISSN 1126-7658.

Copieuse livraison de la revue dirigée par Lorenzo Braccesi de l'université de Padoue. Une première section renferme les neuf contributions italiennes à la journée d'étude (qui s'est tenue en mars 2001) sur *Roma, l'Adriatico e il mondo ellenistico*. J'y relève notamment les études de Filippo Coarelli sur l'hellénisation (entendue simplement, et sans aucun questionnement, comme la diffusion de la culture grecque) de l'aire adriatique italienne à l'époque hellénistique, où le phénomène est intimement lié à la romanisation (pas davantage définie, cependant) et celle, toujours extrêmement riche, fine et approfondie, de Giovanni Brizzi sur Hannibal et Philippe V, et leur positionnement sur l'échiquier politique international. — La seconde partie de la revue est consacrée à des *varia*. Épinglons deux contributions sur les Phocéens en Adriatique (B. Rossignoli, auteur aussi d'un travail sur Philippe II, Cadmos et l'Illyrie dans la première section, et F. Veronese) et une intéressante étude de S. Rampado sur la possibilité d'une présence de Pisistrate en Italie, ou pour le moins d'un intérêt de sa part pour cette région de la Méditerranée. On signalera enfin la quatrième partie du commentaire historique à l'*Alexandra* de Lycophron par L. Antonelli (vers 951 à 992). et deux notes de B. Rossignoli et L. Braccesi sur les trouvailles archéologiques grecques dans la lagune de Venise. — Édition très soignée, revue dense, qui s'est imposée comme une référence obligatoire sur ces sujets, pour laquelle on regrettera seulement que l'éditeur (« L'Erma » di Bretschneider) impose des prix prohibitifs (140 euros !). Le volume 18, sur les Grecs en Adriatique, est déjà disponible et tout aussi intéressant. – Corinne BONNET.

G. MINAUD, *La comptabilité à Rome. Essai d'histoire économique sur la pensée comptable commerciale et privée dans le monde antique romain*, Lausanne, Presses Polytechniques et Universitaires Romandes, 2005, 16 x 24, 383 p., br. CHF 59, ISBN 2-88074-667-1.

L'étude de la comptabilité et de la tenue des livres de l'Antiquité gréco-romaine, dans les affaires privées comme dans le domaine public, a longtemps été dominée par l'interprétation primitiviste : on la considérait comme peu développée et l'on insistait notamment sur la présentation « narrative » des recettes et des dépenses, dans un ordre chronologique peu soucieux d'ordre et de système, et sur l'ignorance des notions de crédit, de débit et de bilan. Récemment, sans retourner pour autant au modernisme,

plusieurs études ont montré au contraire que les Anciens savaient tenir leurs comptes et gérer leurs affaires avec méthode et selon une rationalité qui leur était propre. L'étude de G. Minaud s'inscrit dans cette approche, mais va beaucoup plus loin et, pour notre plus grand bénéfice, renouvelle complètement les questions. Comme A. Tchernia, qui a dirigé sa recherche doctorale, l'écrit en ouvrant la préface, « voici un livre original écrit par un auteur original ». En effet, non seulement G. Minaud avait autrefois étudié le latin, mais il a surtout acquis de solides connaissances comptables dans le monde des affaires. Muni de ce double bagage, il a concentré son enquête sur le monde privé (gestion du patrimoine et pratiques commerciales) et relu avec un œil d'expert de nombreux passages de la littérature latine, des textes de droit, des inscriptions et même une représentation iconographique (voir l'illustration, p. 353), qui étaient auparavant mal compris ou ignorés des spécialistes de l'Antiquité. Il a divisé son livre en deux parties, la première consacrée à l'étude des sources « de Plaute à Cassiodore », la seconde à leur interprétation et à un essai de reconstitution de la comptabilité. En fait, la première partie débouche inévitablement sur l'interprétation, ce qui entraîne plusieurs redites d'une partie à l'autre. Mais la thèse est solidement démontrée. Dans la première partie, partant d'un point de comparaison, G. Minaud rappelle les méthodes comptables mises au point en Europe à la fin du Moyen Âge et au début de la période moderne, telles qu'elles ont été décrites par Luca Pacioli en 1494 et dont l'essentiel peut se résumer ainsi : dans le journal ou livre de caisse, le comptable tenait ses écritures au jour le jour dans l'ordre chronologique ; dans le grand livre, il reprenait ces données en les classant par catégories et, selon la méthode dite de la double entrée ou à partie double, les reportait en deux colonnes correspondantes, l'une en termes de crédit, l'autre en termes de débit, dont les détails et les totaux s'équilibraient. Les Romains n'ont certes pas connu le système de la double entrée. Mais ils tenaient couramment différentes sortes de documents provisoires, distincts d'une exploitation à l'autre, qui mémorisaient sur le vif les faits comptables, autrement dit des journaux ou livres de caisse. Ensuite, venant des différentes affaires, ces informations étaient centralisées, classées et synthétisées dans un *codex accepti et expensi* où chaque article était *digestus et in ordinem* : ce *codex*, qui avait tous les caractères d'un grand livre, donnait l'historique des transformations du patrimoine, la composition de l'actif immobilisé, l'état du passif et le solde net. En fait, « les Romains avaient entamé le raisonnement qui a conduit à la mise en œuvre de la comptabilité en partie double, mais ils ne l'ont pas pour autant achevé » (p. 85). Ils n'ont pas non plus développé la notion d'amortissement, à savoir la constatation comptable de l'usure et de la détérioration de certains biens, même s'ils savaient que la valeur de leurs actifs était instable. La raison en est l'utilisation des esclaves qui, bien entendu, vieillissaient, perdaient de leur valeur et disparaissaient, mais qui pouvaient aussi se reproduire et transmettre leurs connaissances. Il ne faut certes pas prêter à chaque *pater familias* des connaissances avancées dans le domaine comptable, car il leur suffisait de calculer leurs revenus et leurs frais en termes généraux et de prendre les décisions appropriées. Mais ils disposaient d'un personnel qualifié et spécialisé, qui savait comment tenir les livres. G. Minaud étudie également, dans chacune des parties, de nombreux termes et notions techniques dont il tente de définir le sens exact, qui n'est pas toujours évident. Il serait peu utile, et d'ailleurs fastidieux, de résumer ici ces analyses, dont la compréhension dépasse d'ailleurs plus d'une fois l'entendement d'un profane. Il rappelle aussi que le système de numération, fondé sur le chiffre cinq, n'était nullement un obstacle au calcul rigoureux, notamment grâce à l'abaque et au comput digital. De la deuxième partie, je retiens un certain nombre d'idées générales qui me semblent aptes à mettre en valeur les résultats de l'étude. Les pratiques anciennes avaient évidemment leurs limites, du moins pour nous qui les étudions à plusieurs siècles de distance. Ainsi, les Romains cherchaient souvent à associer une recette spécifique à une dépense précise, ce qui créait de la rigidité. Ils ne distinguaient pas régulièrement l'actif circulant et l'actif immobilisé. Ils n'ont pas vraiment dégagé la notion de budget, qui permet de comparer une situation comptable avec les prévisions. Ils ont certes connu différentes méthodes, les unes moins avancées que les autres, et n'ont pas toujours montré la même rigueur. Mais ils pratiquaient

généralement une gestion active, regardant comme une faute le fait de ne pas faire travailler l'argent et de le laisser oisif. Ils soumettaient les comptes à des contrôles serrés, ce qui exigeait des critères et des repères stables. Les propriétaires aisés ou riches, qui appartenaient aux classes dominantes, déléguaient évidemment les tâches quotidiennes à des intendants, mais ils étaient eux-mêmes accoutumés aux responsabilités publiques et aux exigences qu'elles entraînaient normalement. Bref, les Romains ont mis au point de bons outils de décision et développé dans ce domaine une rationalité conforme aux valeurs et aux mentalités de l'époque. Ce livre novateur, riche et complexe fera certainement date. Notons qu'il est présenté avec soin, voire avec minutie, en une suite de paragraphes numérotés, et qu'il se termine par trois index (noms propres, notions, sources) et une bibliographie systématique.

L. MIGEOTTE.

Marie-Thérèse FONTANILLE, *Viellir à Rome. Approche démographique* (Collection Latomus, 283), Bruxelles, Latomus, 2004, 16 x 24, 94 p. + 2 cartes + 6 pl., br. EUR 16, ISBN 2-87031-224-5.

Après *Avortement et contraception dans la médecine gréco-romaine* (Paris, Laboratoires Searle, 1977), M.-Th. Fontanille se penche ici sur la vieillesse dans le monde romain. Le sous-titre de l'ouvrage précise l'angle d'approche par lequel l'A. compte aborder cette thématique, celui de la démographie historique. C'est en effet par une introduction sur les problèmes que pose cette discipline que s'ouvre cette petite monographie composée de trois parties : « Les centenaires chez Pline l'Ancien et chez Phlégon de Tralles » (Livre I) ; « Réalité du grand âge dans l'Antiquité » (Livre II) ; « Médecine antique et vieillissement » (Livre III). Une conclusion, une liste des sources littéraires, une bibliographie et trois index (mots, lieux et noms propres) achèvent ce volume agrémenté également de deux cartes et d'illustrations noir et blanc. — Malgré les perspectives envisagées par l'A., cette étude se résume à l'analyse des textes de Pline (*N. H.*, VII, 153-164) et Phlégon de Tralles (*Peri Makrobiôn*, fr. III, éd. Müller, p. 608-611) complétée par d'autres documents littéraires grecs et latins, notamment des traités de médecine et de biologie antiques ainsi que d'œuvres philosophiques. Étonnamment, aucune source épigraphique n'a été prise en considération (à l'exception de *CIL* VIII 1641), ce qui peut surprendre pour un tel sujet appréhendé par le biais de la démographie ! Le volet iconographique, archéologique et paléopathologique est lui aussi sous-exploité. La vieillesse en Grèce et à Rome a été traitée de manière indifférenciée. Pourtant, des travaux récents semblent montrer un regard différent sur la place du grand âge dans la société romaine, héritière de la culture étrusco-italique (également délaissée dans cet ouvrage) et la société grecque. De la même manière, la situation sous la République et l'Empire sont traitées sans distinction. On regrettera également que *Viellir à Rome* se résume aux régions comprises entre l'Apennin et la plaine du Pô, les seules qui soient traitées dans les textes de Pline et Phlégon de Tralles susmentionnés. Les autres régions de l'Empire ne sont pas abordées ici. — Pour trouver une synthèse plus complète sur le thème de la vieillesse dans le monde romain, le lecteur devra parcourir d'autres études parues récemment comme celles de M. HARLOW et R. LAURENCE, *Growing Up and Growing Old in Ancient Rome. A Life Course Approach*, Londres, 2002 ; J. MUNK (éd.), *Images of Ancestors*, Aarhus, 2002 ; T. PARKIN, *Old Age in the Roman World : a Cultural and Social History*, Johns Hopkins University Press, 2002 ; B. BAKHOUCHE (éd.), *L'ancienneté chez les Anciens*. Tome 1. *La vieillesse dans les sociétés antiques : la Grèce et Rome*, Montpellier, 2003 ou encore celle de K. COKAYNE, *Experiencing Old Age in Ancient Rome*, Londres - New York, 2003).

Sandrine DUCATÉ-PAARMANN.

Kristina MILNOR, *Gender, Domesticity, and the Age of Augustus. Inventing Private Life* (Oxford Studies in Classical Literature and Gender

Theory), Oxford, University Press, 2005, 14.5 x 22.5, 384 pages, br., ISBN 0-19-928082-7.

Le titre de l'ouvrage de K. Milnor est trompeur pour le lecteur francophone, qui n'y trouvera pas une histoire de la domesticité, c'est-à-dire du personnel, libre ou servile, employé au service de la *domus*, et pas ou presque de femmes. Le statut des nourrices et la vie quotidienne des Romaines n'intéressent pas K. M. Sa démarche se place sur un plan théorique et intertextuel. Son livre, issu de sa thèse de doctorat soutenue à l'Université du Michigan, se concentre sur l'analyse de la dimension idéologique de la notion de vie privée, opposée à la sphère publique, au siècle d'Auguste, en partant de l'observation de la manipulation du privé par les acteurs de la vie politique contemporaine, notamment américaine. De la même façon, Auguste semble avoir utilisé sa vie privée pour promouvoir un idéal moral où se mêlent respect des traditions et valorisation de la place des femmes au foyer. Mais tandis que le discours officiel met en valeur le rôle privé de femmes, celles-ci conquièrent peu à peu la vie publique. Pour tenter d'expliquer ce paradoxe, l'A. passe en revue différentes formes de discours où la sphère privée devient une métaphore qui sert à décrire la société toute entière. Les deux premiers chapitres traitent de la valeur symbolique du palais de l'empereur sur le Palatin : son architecture reflète une conception nouvelle de la distribution des fonctions publiques et privées, un principe que l'on retrouve dans le *De architectura* de Vitruve. Vitrine de l'empereur, comme de l'homme de l'élite, la *domus* permet à Auguste de faire étalage de son austérité et de la vertu de ses proches. À peine évoquées dans les sources, les femmes servent avant tout de garantes des valeurs familiales. L'opposition traditionnelle entre *domus* et forum toutefois se déconstruit. K. M. interprète la législation augustéenne de 18-17 avant J.-C. (*Lex Julia de maritandis ordinibus* et *De adulteriis*) comme l'expression d'une « privatisation » du politique dont l'analyse fait l'objet des deux chapitres suivants, l'un consacré à l'impact de cette nouvelle idéologie chez Tite-Live et Tacite, l'autre sur le triumvirat et les proscriptions, un sujet historiographiquement important mais dont la dimension *gender* échappe au lecteur. Le dernier chapitre, basé sur les œuvres de Musonius Rufus, Sénèque l'Ancien et Columelle, montre comment la *domus* devient sous les Julio-Caudiens le cœur de la vie publique, un modèle inspiré par l'idéologie augustéenne. — En résumé, l'ouvrage soulève des questions pertinentes sur l'évolution de la perméabilité entre vie privée et vie publique mais que l'A. traite de manière très pointue sans parvenir à formuler de réponse synthétique satisfaisante.

Véronique DASEN.

P. PORENA, *Le origini della prefettura del pretorio tardoantica* (Saggi di Storia antiqua 20), Roma, « L'Erma » di Bretschneider, 2003, 13.5 x 20.5, 633 p., ISBN 88-8265-238-6.

Questo libro di Pierfrancesco Porena si segnala come un contributo fondamentale per le nostre conoscenze di storia amministrativa tardoantica. La sua ricostruzione delle vicende di una magistratura tanto importante come la prefettura del pretorio è esemplare per rigore ed equilibrio. Anche nella storia di questa istituzione appare decisivo, come momento di svolta, il regno di Costantino. Fino all'inizio del IV secolo, infatti, i prefetti del pretorio non ebbero mai un mandato circoscritto a un determinato distretto territoriale. Formalmente essi erano gli ufficiali preposti dall'imperatore, in veste di *imperator*, allo spazio in cui egli risiedeva come comandante (il *praetorium*). Esso coincideva con la località e con l'edificio dove si trovava l'imperatore stesso. I prefetti del pretorio erano dunque là dove si trovava il principe. Nei primi due secoli, quando gli imperatori risiedevano prevalentemente a Roma con l'acquartieramento delle coorti pretorie nella capitale, erano di fatto funzionari urbani. La crisi del III secolo accentuò la mobilità del principe e dei suoi prefetti. La prefettura del pretorio rappresenta, in quest'epoca, il culmine della carriera equestre ed è appannaggio di uomini che hanno percorso una proficua carriera militare. I prefetti del

pretorio arrivavano al clarissimato attraverso l'assunzione del consolato ordinario (nel 285 Aristobulus cumula la prefettura del pretorio con il consolato, accanto a Carino e poi a Diocleziano). — A Costantino si deve, in primo luogo, la soppressione dei poteri militari dei prefetti del pretorio. La carica fu ridotta alle sole competenze civili. Il prefetto del pretorio, che era nato come un magistrato legato alla persona del sovrano, ne fu quindi separato. Così una carica originariamente riservata a militari diviene appannaggio di funzionari civili e la prefettura del pretorio finisce per costituire — assorbito l'ordine equestre in quello senatorio — il massimo riconoscimento di una carriera senatoria. — Ancora all'epoca della dissoluzione del sistema tetrarchico le fonti mostrano come la prefettura del pretorio fosse inserita nel *comitatus* imperiale. Ogni Augusto si avvaleva dei servizi di un solo prefetto del pretorio secondo il sistema sviluppatosi durante le coregenze della seconda metà del III secolo e nell'età di Caro e dei figli. Nei momenti di concordia tra i vari sovrani i prefetti del pretorio dimostrano di sentirsi ancora uniti in unico collegio prefettizio. — P. sottolinea puntualmente come, peraltro, la riorganizzazione costantiniana della magistratura sia stata anticipata da alcune riforme di età dioclezianea. La regionalizzazione della prefettura del pretorio ha il suo momento di avvio nel mandato superprovinciale affidato da Diocleziano agli *agentes uice praefectorum praetorio* che agiscono a un livello superiore a quello dei governatori di provincia. Gli *agentes uice praefectorum* non sostituiscono in realtà i prefetti del pretorio : si tratta di un nome vecchio per designare funzionari nuovi. La loro creazione prelude all'istituzione delle diocesi che non hanno alcun precedente a livello di organizzazione amministrativa. Il riaccorpamento delle province in diocesi di ampia estensione interessa direttamente anche la trasformazione della prefettura del pretorio agli inizi del IV secolo. Le grandi prefetture del pretorio sono infatti costituite da una o più diocesi che risultano affidate stabilmente a prefetti del pretorio dopo il 324. — Tra i meriti del libro di P. c'è anche quello di contenere un'analisi molto precisa delle iscrizioni che riguardano la prefettura del pretorio di età tetrarchica e costantiniana (tra cui particolarmente importanti sono le dediche prefettizie collegiali di Oescus, Brescia, Tropaeum Traiani, Efeso, Tubernuc, Antiochia e Traiana). — P., infine, dimostra in modo convincente che Costantino aveva portato a 5, già a partire dal 326, il numero dei prefetti del pretorio (si veda la sua discussione dell'iscrizione di Ain Rchine). Quanto al rapporto intercorrente tra le prefetture del pretorio e i progetti di Costantino per la sua successione sembra importante il fatto che nelle dediche prefettizie collegiali gemelle di Tubernuc e di Antiochia non trovino posto, insieme a Costantino II, di cui il 1 marzo del 336 furono celebrati i *uicennalia*, probabilmente all'origine di tali dediche, gli altri tre Cesari Costanzo II, Costante e Delmatius. Come nel caso dell'iscrizione di Efeso, del 317 (in quel caso si trattava di Crispo), i dedicanti onorano uno solo dei figli di Costantino, Costantino II, di cui si valorizza la primogenitura come evidente titolo preferenziale per la successione.

A. MARCONE.

Noel LENSKI (éd.), *The Cambridge Companion to the Age of Constantine*, Cambridge, University Press, 2005, 15.5 x 23, XVIII + 469 p., br. £ 17.99 / US \$ 31.99, ISBN 0-521-52157-2, rel. £ 45/ US \$ 80, ISBN 0-521-81838-9.

Ce volume, consacré à l'époque et au principat de Constantin, réunit les contributions de seize spécialistes de l'Antiquité tardive (histoire romaine, histoire de l'art, archéologie, littérature, patristique), qui étudient les nombreux changements (administratifs, dynastiques, économiques, militaires, artistiques, etc.) qui font de ces temps une époque pivot essentielle, de même que les divers aspects de la personnalité si complexe et problématique de cet empereur. En voici le détail : *Sources for the History of Constantine* (Bruno Bleckmann), *Before Constantine* (Simon Corcoran), *The Reign of Constantine* (Noel Lenski), *The Dynasty of Constantine Down to 363* (Robert M. Frakes), *The Impact of Constantine on Christianity* (H.A. Drake), *The Beginnings of Christianization* (Mark Edwards), *Traditional Religions* (A. D. Lee),

Bureaucracy and Government (Christopher Kelly), *Civil Law and Social Life* (Caroline Humfress), *Economy and Society* (Georges Depeyrot), *Perspectives in Art* (Jas Elsner), *Architecture of Empire* (Mark J. Johnson), *Constantine in Legendary Literature* (Samuel N.C. Lieu), *Warfare and the Military* (Hugh Elton), *Constantine and the Northern Barbarians* (Michael Kulikowski), *Constantine and the Peoples of the Eastern Frontier* (Elizabeth Key Fowden). Ces contributions, réparties en cinq sections (*Politics and Personalities*, *Religion and Spiritual Life*, *Law and Society*, *Art and Culture*, *Empire and Beyond*), forment un tout à la fois cohérent par l'exploration systématique du sujet et ouvert par la multiplicité innovante des approches et l'invitation au débat. En ajoutant d'abord un historique des études dont Constantin a été l'objet depuis le XIX^e siècle, puis deux appendices, six cartes, deux bibliographies générales et un index, le coordinateur de ce volume, qu'agrémentent quatre-vingt-sept illustrations, offre aux étudiants un outil de travail très performant. – J. B.

ARCHÉOLOGIE

A. E. COOLEY & M. G. L. COOLEY, *Pompeii. A Sourcebook*, London - New York, Routledge, 2004, 15.5 x 23.5, XIII + 254 p., br. £ 16.99, ISBN 0-415-26212-7.

Depuis plusieurs décennies, les *Sourcebooks* se sont considérablement multipliés et complètent ainsi les traditionnels manuels d'histoire ancienne en offrant aux étudiants un choix de textes littéraires et/ou épigraphiques en traduction anglaise, française ou allemande, accompagnés d'un commentaire. Les thèmes traités jusqu'à présent concernent notamment la πόλις grecque, la Grèce classique et hellénistique, la guerre ou encore la république romaine. L'avantage de ces recueils est d'attirer l'attention des étudiants sur l'importance des sources écrites dans la démarche historique à une époque où la plupart d'entre eux ne maîtrisent plus les langues anciennes. — Le présent ouvrage offre une collection de textes sur Pompéi, réunissant principalement des inscriptions et des graffitis mais aussi bon nombre de témoignages littéraires. Les auteurs de ce volume ne sont pas inconnus des romanistes. A. E. Cooley, spécialiste de l'épigraphie latine, a publié en 2003 une monographie intitulée *Pompeii* et M. G. L. Cooley est l'auteur d'une autre collection de sources parue la même année sous le titre *The Age of Augustus*. — Le livre comprend neuf chapitres. Les trois premiers se présentent selon un ordre chronologique : (1) *Pre-Roman Pompeii*, qui a le grand avantage d'offrir au lecteur une traduction de quelques inscriptions osques généralement accessibles aux seuls initiés à la langue osco-ombrienne, (2) *Roman Colonization of Pompeii* et (3) *Destruction of Pompeii*. Les cinq chapitres suivants sont thématiques : (4) *Leisure*, relatif aux inscriptions de l'amphithéâtre et à celles faisant référence aux gladiateurs, à la littérature de divertissement et aux bains, (5) *Religion*, (6) *Politics and Public Life*, (7) *Tombs* et (8) *Commercial Life*. Enfin, le dernier Chapitre, (9) *Excavation Reports*, raconte l'histoire des fouilles de la cité antique aux XVIII^e et XIX^e s., à une époque où l'archéologie relevait davantage de la « chasse aux trésors » que de la science. Une attention particulière y est dédiée à Giuseppe Fiorelli, qui fut à l'origine de l'identification des bâtiments par région, *insula* et porte, mais aussi l'éditeur des *Pompeianarum Antiquitatum Historiae*, publiées en trois volumes (1860-1864) et présentées ici sous forme d'extraits traduits. Chaque chapitre s'ouvre par une brève introduction. Les textes sont souvent accompagnés de commentaires et l'ouvrage est agrémenté de nombreuses illustrations, cartes, plans de bâtiments et photographies. Viennent ensuite quatre appendices (1) *Known Dates of Games at Pompeii and Outside*, (2) *Table Showing Quotations of Literature Found Written on the Walls of Pompeii*, (3) *A Guide to Monetary Values* et (4) *Brief List of Dates of Relevance to Pompeii*, suivis d'un glossaire de mots spécifiques et de mots latins, ainsi que d'une section intitulée *Further Reading*, proposant quelques lectures complémentaires en rapport avec chacun des chapitres.

Enfin, le livre s'achève par une riche bibliographie multilingue et trois index (sources, personnes et lieux). — Il s'agit sans conteste d'un recueil de sources relativement complet, bien ficelé et bien présenté, qui s'adresse autant aux élèves et enseignants du secondaire qu'aux étudiants du premier cycle universitaire. — B. PAARMANN.

W. JOHANNOWSKY, *Il santuario sull'Acropoli di Gortina. Volume II* (Monografie della Scuola Archeologica di Atene e delle Missioni Italiane in Oriente), Athènes, Scuola Archeologica Italiana di Atene, 2002, 22.5 x 32, 120 p., rel., ISBN 960-87405-0-9.

Ce volume, qui complète la publication du sanctuaire d'Athéna à Gortyne, initié par le premier volume de 1968 (G. RIZZA, M. SCRINARI, *Il santuario sull'acropoli di Gortina*, I), présente de manière détaillée le matériel céramique et métallique trouvé dans le sanctuaire depuis le début de la fouille dans les années cinquante (publié de manière assez détaillée dans un rapport préliminaire de Doro Levi dans *Annuario della Scuola Archeologica di Atene* 33-34 [1955-1956], p. 207-288). Curieusement, il y a très peu de références aux deux études citées ci-dessus, ce qui rend la mise en correspondance assez difficile. On regrette en particulier l'absence de toute référence au catalogue de l'article de Levi. En outre, le volume est clairement issu d'un projet qui a mis du temps à mûrir. Les efforts pour actualiser les références bibliographiques semblent n'avoir pas complètement abouti : un grand nombre d'entre elles sont incomplètes ou erronées (p. ex., p. 120, Maria Shaw au lieu de Joseph Shaw ; n. 284, il n'y a pas de référence bibliographique complète du livre de R. Hampe sur la céramique dans la série *Handbuch der Archäologie* ; n. 494, référence à IG IV, sans numéro d'inscription ou numéro de page ; sous le n° 634, la référence à la monographie de G. Bakir sur Sophilos ne donne pas le numéro de la page et le numéro de catalogue du dinos « à la manière » de ce peintre trouvé dans le sanctuaire, sans doute le vase peint le plus important de la trouvaille). De même, les références bibliographiques sont assez détaillées jusqu'aux années soixante-dix, tandis que les suppléments récents sont relativement rares. — Les dédicaces céramiques consistent, pour l'essentiel, en deux types d'objets, à savoir des boucliers miniatures et *phialai* (numéros 1-153), ainsi que des *keranoi* (numéros 154-276) en terre cuite. Le reste comprend des vases de diverses formes et dimensions, à caractère surtout rituel. Parmi les vases peints, outre le dinos du groupe de Sophilos, on remarque la céramique géométrique locale, les supports et les lébès orientalisants, les diverses coupes et *lékanai* cycladiques et ioniens du VII^e s., les vases protocorinthiens et corinthiens, et les beaux tessons du style de Kommos. Les objets métalliques, moins nombreux, sont surtout des armes et des vases miniatures. On pourrait regretter le choix de dénominations parfois singulières pour les vases (*bombylios* pour l'alabastre, *kyathos* pour les coupes locales à une anse, *balsamario* pour l'aryballe et le lécythe). La deuxième partie du livre consiste en une discussion de l'évolution de la chronologie de la céramique trouvée dans le sanctuaire (jusqu'à une époque relativement récente, représentée par les hydries du style d'Hadra). — Ce volume continue la tradition d'excellents livres sur la Crète publiés par les Italiens. Le nombre malheureusement réduit d'illustrations est en partie compensé par la présence d'excellents dessins. Les photos sont de bonne qualité, mais on aurait pu attendre mieux pour un livre de ce prix. En somme, il s'agit d'une étude indispensable pour les étudiants en archéologie crétoise, qui, conformément à l'usage dominant les publications des archéologues italiens, laisse très peu de place à l'interprétation. On regrettera en particulier que l'A. ne prenne pas la peine de signaler le lieu exact de chaque trouvaille, ce qui ne permet pas d'y voir très clair dans l'étude de ce culte apparemment très ancien (le sanctuaire est fréquenté depuis l'époque minoenne). Les quelques pages de conclusion sont très instructives sur le caractère du culte d'Athéna (Poliade, mais aussi divinité de la fécondité, comme en témoignent les trouvailles très nombreuses de *keranoi*).

D. PALÉOTHODOROS.